



Journal des Dames

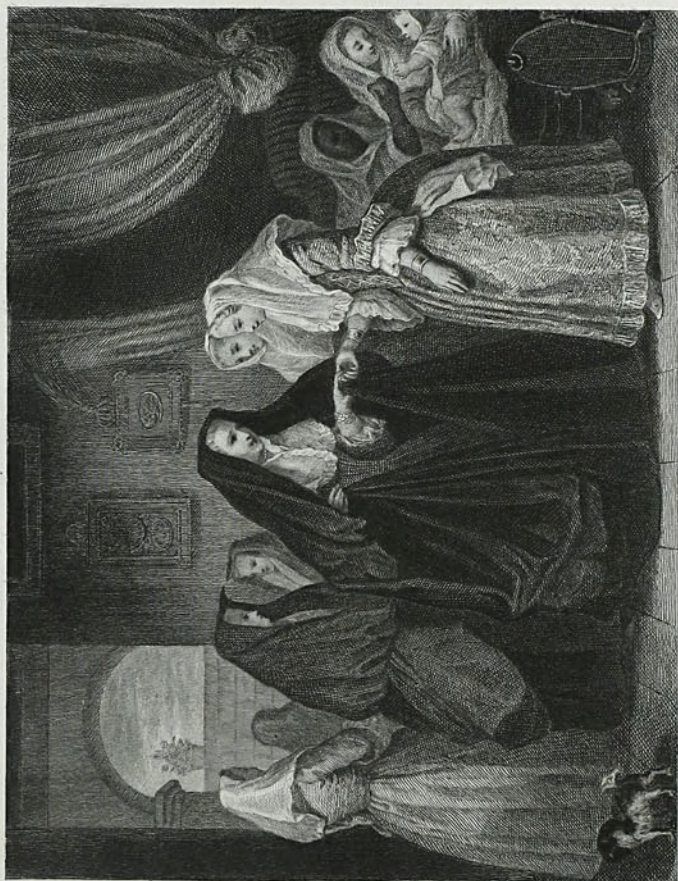
Paris, Boulevard des Capucines, 1.

N° 17

Paris, chez les Libraires, chez les Propriétaires, chez les Vendeurs de journaux.

25^e Année

Paris, chez les Libraires, chez les Propriétaires, chez les Vendeurs de journaux.



Gravé par Berge.

Gravé par Adrien Moreau d'après le Dessin de Fourny.

JEUNES PERSONNES ENTRANT DANS UNE MAISON HOSPITALIERE

Journal des Demeurelles

Chaque et chaque page r. de la Calender, y. Paris

25^e année, N^o II.

MARINO FALIERO

DOGE DE VENISE.



Explication de l'Énigme Historique de Mars.

Marino Faliero, ou Falier, descendait d'une des plus anciennes familles de Venise, et dès sa jeunesse il servit sa patrie dans les armes, les conseils et les négociations. Son élévation sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une noble carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie, et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir, et ce vieillard était un doge, ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer le patriciat, à des inconnus, aux premiers mécontents que le hasard lui avait présentés.

Le doge donnait une fête pour célébrer une solennité : un jeune noble, appelé Michel Steno, se conduisit d'une manière peu convenable; Faliero, offensé de ce manque de respect, le fit sortir aussitôt. Le jeune homme, le cœur ulcéré par cet affront, eut la malheureuse pensée, en se retirant, d'entrer dans la salle du conseil et d'écrire, sur le siège ducal, une phrase insultante pour la dogaresse.

Cette phrase fut lue et devint un sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et l'on n'eut pas de peine à le découvrir. Steno, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne put désarmer le prince et l'époux offensé. Le jeune homme fut condamné à deux mois de prison et à une année d'exil; mais cette peine ne parut point satisfaisante au doge; il la regarda comme une nouvelle injure. Sur ces entrefaites, un patron de l'arsenal, nommé Israël Bertuccio, vint lui demander justice d'un patricien qui l'avait frappé au visage. « Comment veux-tu que je te fasse justice? dit le doge; je ne puis l'obtenir pour moi-même! — Ah! répondit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous de punir ces insolents! » Le doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une semblable menace, le questionna à l'écart, lui témoigna un vif intérêt, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses camarades, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement le dessein de se venger du noble qui l'avait offensé.

Le doge, loin de réprimer ces premières tentatives de révolte, s'entretint nuitamment avec ces hommes et discuta avec eux les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne. Il organisa un plan dont la réussite semblait assurée : le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc, que le doge seul pouvait faire sonner; alors les conjurés, se réunissant,

devaient crier que la flotte génoise arrivait dans les lagunes, courir vers le palais, où les sons de la cloche auraient amené les patriciens, et profiter du trouble de cet instant pour les massacrer tous. Ce dessein pouvait réussir, mais un Bergamasque nommé Bertram, à qui un noble avait rendu des services, ne put se résoudre à voir périr son protecteur. Il le supplia, en termes couverts, de ne pas sortir de chez lui, quelque rumeur qu'il entendit, et n'en voulut pas dire davantage; mais le noble, inquiet par cette demi-révélation, s'empara de lui et le força, par les prières et les menaces, à révéler son secret tout entier. Dès qu'il connut de la conjuration ce que le Bergamasque lui-même en savait, il courut avertir le conseil des dix. Les mesures les plus énergiques suspendirent aussitôt l'effort des conjurés : Israël Bertuccio, Philippe Calendario et huit des autres conspirateurs furent arrêtés, mis à la torture et pendus devant le palais ducal; le doge fut retenu prisonnier, et dans la nuit, amené devant le conseil des dix, il fut interrogé. Il avoua tout, et, à l'unanimité des voix, il fut condamné à mort. Le lendemain, 17 avril 1355, il fut amené, revêtu des insignes de sa dignité, au haut de l'escalier des Géants, où les doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet et le manteau ducal, et un moment après, le chef du conseil des Dix montra au peuple un glaive sanglant en s'écriant : « Justice a été faite du traître! » Le peuple se précipita vers le palais et vit la tête blanchie du doge roulant sur les degrés.

Dans la salle du palais où sont réunis tous les portraits des doges, à la place que devait occuper celui de Faliero, on voit un cadre voilé d'un crêpe avec ces mots : *Place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes.*

Cet événement bizarre et sinistre a inspiré plus d'une fois les romanciers et les poètes. Byron et Casimir Delavigne y ont trouvé tous deux le sujet d'une tragédie. Byron s'est tenu strictement à l'histoire; il n'a mêlé aucun élément étranger au drame tout préparé que lui fournissaient les annales de Venise. Le caractère fougueux, fier et cependant généreux du vieux doge, les figures variées des plébéiens et surtout le caractère ravissant de la jeune dogaresse, lui ont fourni ces scènes élevées et pathétiques auxquelles on ne pourrait reprocher peut-être qu'un peu d'uniformité. Les sentiments toujours nobles, le langage toujours lyrique, rendent cette pièce agréable à la lecture, mais il lui manque l'animation indispensable au théâtre. Casimir Delavigne, au contraire, a fait mouvoir dans sa tragédie tous les ressorts des passions :

l'amour, l'inquiétude, la jalousie, les remords, ajoutent un second intérêt à celui qu'inspire la conspiration contre Venise; mais, nous l'avouons, Éléna coupable, nous fait regretter Angiolina (la dogaresse) si noble et si fière sous le voile de son inviolable pureté. Cependant, on doit à cette invention du poète quelques belles scènes et un beau mouvement dans le rôle de Faliero.

Nous citerons ici la dernière scène, entre le doge, condamné et prêt à mourir, et sa jeune épouse :

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher?
(*Le doge ne tourne pas la tête et reste immobile sans lui répondre.*)

Du moins

Répondez,

(*Le doge continue à garder le silence.*)

Par pitié, daignez me le défendre;
J'entendrai votre voix... M'éloigner sans l'entendre!
Il le faut donc!

FALIERO, se retournant et la prenant dans ses bras.

Ma fille a tardé bien longtemps!

ÉLÉNA.

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux, c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO.

Qui? moi? je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO.

Non; car je me souviens
Que tu m'as fait aimer une vie importune;
Tes soins l'ont prolongée, et dans mon infortune,
Tu m'adoucissais la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez!

Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice:
Ils vont vous délivrer; entendez-vous leurs cris?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez: quels devoirs voulez-vous m'imposer?
Je m'y soumetts.

FALIERO, lui remettant un papier.

Tiens, prends! tu ne peux refuser:
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop!... innocente,
J'aurais pu l'accepter; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu?

Si c'est un sacrifice, accepte par vertu:
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse;
Des monuments humains que sert de le banir?
De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe;
Je n'ai pas d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe,
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Moi! grand Dieu!

FALIERO.

Que j'aime!
Toi, que j'ai tant aimée,

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr:
Veille sur leurs enfants dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné?...

FALIERO.

Digne de ton époux; et ton jage suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.
(*On vient chercher Faliero pour le mener au supplice.*)
J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi.
Quand le moment viendra je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien!... il est venu.

ÉLÉNA, avec désespoir.

Déjà!

FALIERO, la serrant dans ses bras.

Tiens ta promesse...

Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus: elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu, veillez sur elle!
(*Il la place dans un fauteuil.*)

Cette mort passagère a suspendu ses maux:
Adieu, mon Éléna! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaitre;
Mais il meurt en t'aimant!

Nous mettrons en regard une scène de Byron. Le doge s'entretient avec Angiolina, au moment où les premières pensées de la vengeance contre le patricien commencent à agiter son cœur :

LE DOGE.

Ma chère enfant, pardonnez-moi... Pourquoi tant tarder à vous approcher de moi? Je ne vous voyais pas.

ANGIOLINA.

Vous êtes plongé dans vos réflexions, et celui qui vient de vous quitter pouvait avoir un message important de la part du sénat.

LE DOGE.

Du sénat?

ANGIOLINA.

Je n'aurais pas voulu l'interrompre pendant qu'il accomplissait son devoir et celui du sénat.

LE DOGE.

Le devoir du sénat! Vous vous trompez, c'est nous qui avons des devoirs à remplir envers le sénat.

ANGIOLINA.

Je croyais que le doge était le maître à Venise.

LE DOGE.

Il le sera... Mais laissons cela. Choisissons un entretien plus gai. Comment vous trouvez-vous? Êtes-vous sortie? Le jour est sombre, mais le calme des vagues favorise la rame légère du gondolier. Avez-vous vu ce matin vos amies? Est-il quelque chose que vous désiriez et que le faible pouvoir du doge puisse vous procurer? Par quelle magnificence, par quels plaisirs puis-je contenter votre cœur et le dédommager de tant d'heures d'ennui passées avec un vieillard consumé de soucis? Parlez, vous serez satisfaite.

ANGIOLINA.

Vous êtes trop plein de bontés pour moi; je n'ai rien à désirer que de vous voir plus calme.

LE DOGE.

Plus calme?

ANGIOLINA.

Oui, seigneur, plus calme. Ah! pourquoi vous éloignez-vous? Pourquoi marchez-vous seul à grands pas, et laissez-vous voir sur votre visage des émotions qui ne trahissent pas tout ce qui les fait naître, mais qui en disent encore trop?

LE DOGE.

Qui en disent trop?... Eh quoi! que voit-on sur mon visage?

ANGIOLINA.

Un cœur inquiet et agité.

LE DOGE.

Ce n'est rien, ma fille; vous savez que des soucis journaliers accablent ceux qui gouvernent cette république précaire, tantôt attaquée par les Génois au dehors, tantôt par ses propres citoyens au dedans... c'est là ce qui me rend plus pensif que de coutume.

ANGIOLINA.

Cependant ces soucis ont toujours existé, et jamais je ne vous avais vu comme ces jours-ci. Pardonnez-moi. Il y a dans votre cœur quelque chose de plus que le souci des fonctions publiques. Ce ne sont pas des voisins hostiles qui peuvent vous alarmer, vous qui avez essayé tous les orages sans jamais succomber; vous qui êtes parvenu au faite du pouvoir sans jamais chanceler en route; vous qui, monté si haut, pouvez encore fixer vos regards au-dessous de vous sans être ébloui. Les galères de Gènes seraient dans le port, la guerre civile exercerait ses fureurs sur la place Saint-Marc, que vous ne seriez point ébranlé; vous tomberiez comme vous vous êtes élevé, avec un front inaltérable. Vos sentiments actuels sont d'une autre espèce; quelque chose a ému votre orgueil plutôt que votre patriotisme.

LE DOGE.

L'orgueil, Angiolina? Hélas! on ne m'en a pas laissé. Oui, j'avais dans le fond de mon âme l'orgueil de l'honneur, de votre honneur... mais changeons de discours.

ANGIOLINA.

Non! j'ai toujours éprouvé vos bontés dans vos moments heureux, ne me repoussez pas dans vos chagrins... Depuis le jour que la calomnie de Steno a troublé votre repos, vous êtes bien changé, et je voudrais parvenir à vous rendre votre ancienne tranquillité.

LE DOGE.

Mon ancienne tranquillité! Connaissiez-vous le jugement prononcé contre Steno?

ANGIOLINA.

Non.

LE DOGE.

Un mois de réclusion.

ANGIOLINA.

N'est-ce pas assez?

LE DOGE.

Assez! oui, pour l'esclave ivre qui murmure contre le foug de son maître; mais non pour le lâche imposteur qui

flétrit froidement l'honneur d'un prince et celui de son épouse, jusque sur le trône où il exerce sa puissance.

ANGIOLINA.

Il me semble assez puni par la conviction de son imposture, lui, un patricien! Tout autre châtiment serait léger en comparaison de la perte de son honneur.

LE DOGE.

De tels hommes n'ont pas d'honneur; ils n'ont que leur vie, et leur vie est épargnée.

ANGIOLINA.

Vous n'eussiez pas voulu qu'il fût puni de mort?

LE DOGE.

A présent, non. Il a cessé de mériter la mort. L'absolution du coupable a condamné ses juges, car à cette heure le crime est à eux.

ANGIOLINA.

Le ciel nous ordonne de pardonner à nos ennemis. Ne leur pardonneriez-vous pas?

LE DOGE.

Oui, quand ils seront dans le ciel.

ANGIOLINA.

Et jusque-là, non?

LE DOGE.

Qu'importe mon pardon? le pardon d'un vieillard miné par les ans, abreuvé d'insultes et de mépris! j'ai trop vécu. Changeons d'entretien... Mon enfant, épouse outragée, fille de Lorédan! il pensait peu, ce père si brave, si loyal, qu'en l'unissant à son ami, il te livrait à la honte!... si tu avais eu un autre époux que le doge, cetle calomnie, ce blaspème ne fût jamais tombé sur toi. Si jeune, si belle, si pure, essayer cet affront et n'être pas vengée!

ANGIOLINA.

Je suis assez vengée, car vous m'aimez toujours. Tous les hommes savent que vous êtes juste et que je suis fidèle. Que pourrais-je demander, que pourriez-vous exiger de plus?

LE DOGE.

C'est bien; et peut-être tout ira-t-il mieux encore; mais quoi qu'il arrive, daigne respecter du moins ma mémoire.

ANGIOLINA.

Que voulez-vous dire?

LE DOGE.

Il n'importe... mais je voudrais, quelque chose que les autres pensent de moi, que tu me respectasses maintenant, et quand je serai dans la tombe.

ANGIOLINA.

Pourquoi en douteriez-vous? Ai-je jamais manqué au respect que je vous dois?

LE DOGE.

Viens ici, ma fille. Je veux te parler un moment. Ton père fut mon ami; la fortune, inégale dans ses faveurs, l'avait rendu mon débiteur pour quelques légers services qui resserrent les liens des hommes vertueux. Lorsque, affligé de sa dernière maladie, il désira notre hymen, ce ne fut point pour s'acquitter envers moi, il l'avait fait depuis longtemps par son amitié loyale. Son but était de mettre sa fille orpheline à l'abri des dangers qui entourent une fille seule et sans dot. Je ne pensais pas comme lui, mais je ne voulais point contrarier la pensée qui le consolait sur son lit de mort.

ANGIOLINA.

Je n'ai point oublié la noblesse avec laquelle vous me dites de vous déclarer si mon cœur n'avait point d'inclination qui aurait pu me rendre plus heureuse; je n'ai point oublié l'offre que vous me fîtes de me donner une dot égale à celle de la plus riche héritière de Venise, et de renoncer à tous les droits que vous laissaient les dernières volontés de mon père.

LE DOGE.

Vous reçûtes de moi la liberté de choisir, et pour répondre vous voulûtes obéir au choix de votre père.

ANGIOLINA.

Oui, je l'ai voulu à la face du ciel et de la terre; je n'ai jamais eu de regret pour moi, mais quelquefois pour vous, en songeant à vos dernières inquiétudes.

LE DOGE.

Je savais que mon cœur ne vous traiterait jamais avec dureté, je savais que mes jours ne vous importuneraient pas longtemps, et après mon trépas, la fille de mon ami, sa vertueuse fille, dans la fleur de l'âge, héritière du nom et des biens d'un prince, et, pour prix de son indulgence envers un vieillard pendant quelques étés, la fille de mon meilleur ami pourrait encore user de ses droits, trouver un époux dont l'âge fût plus assorti au sien, et un cœur digne de sa fidélité.

ANGIOLINA.

Seigneur, pour remplir tous mes devoirs et me montrer la vertueuse épouse de celui qui possède ma main, je n'ai écouté que mon cœur; une espérance ambitieuse ne troubla jamais mes songes, et, si l'heure dont vous parlez arrivait, je saurais le prouver... vous serez toujours honoré par moi; mais puissent vos jours être nombreux encore... et plus heureux qu'aujourd'hui! vous redeviendrez calme, ce que vous devez être, ce que vous fûtes...

LE DOGE.

Je serai ce que je dois être, ou rien; mais jamais, oh! jamais la douce paix de l'âme ne versera ses rayons sur le peu de jours ou d'heures réservés à la triste vieillesse de Faliero... Que ne suis-je mort à Zara!

ANGIOLINA.

C'est à Zara que vous sauvâtes la République: vivez donc pour la sauver encore: un seul jour comme celui-là serait une vengeance digne de vous.

LE DOGE.

Un jour semblable ne lui qu'une fois dans un siècle... et Venise a oublié ce jour... pourquoi donc m'en souvien-

drais-je? Adieu, tendre Angiolina, il faut que je me retire, j'ai encore beaucoup à faire, et l'heure court à grands pas.

ANGIOLINA.

Permettez-moi de rester avec vous un instant, encore un seul instant, je ne puis vous laisser ainsi.

LE DOGE.

Viens donc, ma tendre fille. Pardonne-moi, tu naquis pour un sort plus heureux que celui que tu partages avec moi. Ma fortune devient plus sombre à l'approche de cette profonde vallée, où la mort est assise enveloppée de vastes ténèbres qui s'étendent sur tout. Quand j'aurai cessé d'être, et peut-être sera-ce bientôt, car je sens au dedans de moi une agitation qui peuplera les tombeaux de cette cité d'autant de victimes que la guerre ou la peste... quand je ne serai plus, que mon nom soit prononcé par tes douces lèvres, que ta pensée accorde un souvenir à ce que je fus. Je ne veux point de pleurs, je ne te demande qu'un souvenir. Allons! ma fille... le temps presse!...

Nous avons donné, dans cet article, une plus large part au drame qu'à l'histoire, parce que l'histoire est peu explicite sur le crime et la mort de Faliero. Il semble que les vieux chroniqueurs de Venise aient rougi de cet attentat d'un prince contre ses sujets, de cet acte de démente qui couronnait une vie honorable et pure, et qu'ils n'aient pas voulu insister, dans leurs annales, sur les détails de la conjuration qui mena le vainqueur de Zara du trône à l'échafaud. La patriotique fierté de Venise se retrouve dans ce silence.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DE LA SŒUR ROSALIE,

FILLE DE LA CHARITÉ,

Par M. le vicomte de MELUN (1).



Nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître le livre que nous indiquons à nos lectrices qu'en citant quelques fragments d'une lettre d'un homme du monde, à qui la *Vie de la sœur Rosalie* était tombée sous la main. « Je ne sais, écrivait-il, quelle bonne inspiration j'ai eue d'ouvrir ce livre dimanche matin; je ne l'ai quitté qu'après l'avoir achevé. Je ne pourrais vous dire tout le bien que j'en pense, ni tout le bien qu'il m'a fait: il me paraît impossible de le lire sans avoir les yeux pleins de larmes, le cœur plein de bons sentiments et de bonnes résolutions. Bref, ce livre a été pour moi une excellente prédication, celle de l'exemple, et cette pauvre Sœur m'a guéri de presque tout le mal que le monde m'a fait. On sent, au récit de cette vie, combien il doit y avoir de bonheur à se dévouer ainsi. Je demande à Dieu de me maintenir jusqu'à mon dernier jour dans l'état moral où m'a mis cette lecture, et je vous suis bien reconnaissant de me l'avoir indiqué. »

On ne saurait mieux louer ce livre, ni rendre un

plus digne hommage à la mémoire de cette sainte fille, qui, même après sa mort, fait encore du bien. Le récit des vertus, la manifestation des bonnes œuvres, sont une leçon éloquente et le plus puissant des encouragements, et lors même que la main est glacée et la voix éteinte, le récit des actions et des paroles agit et enseigne encore. Sous ce rapport, nulle vie ne pouvait être plus utile à publier que celle de la Sœur Rosalie.

Elle était de notre temps, elle a habité au milieu de nous; chacun a pu la voir, l'interroger à toute heure; elle a vécu en contact intime avec son siècle et son pays, et chaque personne, quelle que soit sa position, sa fortune et sa destinée, trouvera, dans la vie de cette fille de Saint-Vincent-de-Paul, quelque chose d'appliquable à la sienne. Le riche y apprendra l'usage qu'il doit faire de ses richesses; le pauvre, de sa pauvreté; l'heureux, de ses joies; l'affligé, de sa douleur; le sceptique et l'égoïste, comment on croit, on aime et on se sacrifie, et à quelle source divine se puisent la foi et la charité. Et cet enseignement paraîtra si simple et si facile, que chacun éprouvera le désir de le voir mettre en pratique, et de faire un peu quelquefois ce que la Sœur Rosalie faisait si bien et tous les jours.

La Sœur Rosalie, dont la vertu, pour emprunter une expression de madame de Sévigné, était devenue une dignité, dont la mort a été pleurée comme une calamité publique, n'avait cependant autour d'elle aucun prestige de puissance, de richesse ou de position: elle ne fut qu'une fille de la charité, une servante

(1) Paris, chez M^{me} Poussielgue-Rusand, 23, rue Saint-Sulpice. Un volume in-8°, avec portrait, prix: 5 francs.

des pauvres, rien de plus, et l'ascendant qu'elle acquies, sans l'ambitionner, dans ce siècle d'argent, dans cette ville de plaisir, elle ne le devait qu'à sa grande et sympathique charité; exemple pour les riches, consolation pour les pauvres.

A l'âge de quinze ans, le 25 mai 1802, Jeanne Rendu, en religion Sœur Rosalie, vint frapper à la porte de la communauté des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; peu de temps après, elle fut placée dans la maison de la Miséricorde, au faubourg Saint-Marceau, qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Ce faubourg, type achevé de la souffrance et de la misère, devint sa patrie; ces pauvres, misérables entre tous, sa famille. On sortait alors de la période révolutionnaire, et la vie morale et intellectuelle des habitants du faubourg était au niveau de leur existence physique : après tant d'années où le culte avait été aboli, l'instruction négligée, on n'eût pas trouvé facilement un enfant qui sût lire, une femme qui se rappelât ses prières. Les âmes, sevrées de vérité, étaient devenues pauvres comme les corps; il fallait apprendre le chemin de l'église et de l'école, comme celui de l'atelier. Tout était à reconstruire ou à réparer.

« C'était une tâche bien difficile que d'avoir à lutter contre une pareille situation. La Sœur Rosalie n'en fut pas effrayée. En présence de ce monde à conquérir et à régénérer, elle sentit une grande joie, et remercia Dieu de lui accorder, dès les premiers pas dans la carrière, l'objet de ses ardentés prières. D'abord simple Sœur dans la rue des Francs-Bourgeois, quelques années plus tard supérieure de la maison de la rue de l'Épée-de-Bois, mais toujours l'âme de ses compagnes, elle entreprit une guerre énergique contre la misère et les vices de son quartier; elle la poursuivit plus de cinquante années sans un moment d'arrêt, sans un mouvement en arrière; jamais découragée, jamais vaincue; se reposant d'une fatigue par une autre, d'une œuvre accomplie par l'entreprise d'une œuvre nouvelle; n'abandonnant son poste et ses armes que le jour où Dieu, satisfait de ses longs combats et de ses victoires, releva sa servante et la fit entrer dans son éternel repos.

» Comment a-t-elle pu suffire à une telle lutte? Comment, faible, pauvre, ignorée au début, s'est-elle élevée peu à peu à la puissance et à la renommée, et est-elle parvenue à faire concourir à son œuvre obscure et inconnue toutes les forces de la société la plus riche et la plus brillante? Dieu seul le sait. Seulement, on verra par ce récit qu'elle n'a fait aucun de ces appels extraordinaires qui ébranlent et entraînent le monde, qu'elle n'a poussé aucun de ces cris de détresse qui vont éveiller les plus endormis, et émouvoir les plus insensibles. Elle n'a, pour ainsi dire, demandé ni cherché personne; confiante en la Providence, elle s'est contentée de bien accueillir ce qui venait à elle, d'accepter ce qui se présentait, et de tirer profit de tout ce que Dieu lui a remis entre les mains.

» Ordinairement elle n'avait pas besoin de gagner la confiance des pauvres; les aveux venaient au-devant d'elle. On ne pouvait la voir sans reconnaître qu'elle ne cherchait le mal que pour le guérir. A mesure qu'elle découvrait une ignorance, un désordre, une dépravation, sans se rebuter, sans témoigner ni dégoût, ni colère, elle réveillait peu à peu dans ces natures engourdies quelques notions du devoir. Sa

compassion, sa patience, faisaient pénétrer partout la vérité au fond des cœurs.

» Quelques fois cependant, ses premières tentatives échouaient, et on répondait à ses avances par des injures.

» Elle ne s'étonnait ni ne s'indignait d'une mauvaise réception; mais elle attendait le moment favorable; elle savait bientôt trouver l'occasion de rendre un service, et finissait par triompher des plus mauvaises volontés. Plus d'une fois, renouvelant au milieu de Paris les merveilles des missions lointaines, elle s'empara de toute une famille, fit arriver le père et la mère au baptême, à la première communion, au mariage, apprit aux petits enfants le catéchisme et prépara l'aïeul à la mort. Quand, plus tard, ses fonctions et son âge lui ôtèrent la joie d'aller voir aussi souvent ses pauvres, elle ne les perdit pas de vue. Elle se fit une loi de ne jamais leur fermer sa porte, elle avait toujours du temps pour eux; ils passaient avant tout le monde, et lors même que la fièvre minait ses forces, que le médecin lui défendait toute conversation ou même tout mouvement, on avait grand-peine à l'empêcher de descendre à leur appel : on n'y réussissait pas toujours. Pendant une de ses maladies, la Sœur de garde à la maison avait refusé à un homme de son quartier de l'introduire près d'elle; celui-ci se mit en colère, fit grand tapage, se plaignit hautement de ce qu'on ne voulait pas s'occuper de lui. La Sœur Rosalie l'entend, arrive à la hâte, avec le frisson de la fièvre, l'apaise, écoute sa demande et lui promet ses bons offices; puis, après son départ, gronde doucement la Sœur de ne l'avoir pas avertie, et, comme celle-ci invoquait les ordres sévères du médecin et la fièvre, qui devenait plus forte à chaque imprudence : — Mon enfant, répondit-elle, laissons le médecin faire son métier, et nous, faisons le nôtre : écrivez sur-le-champ pour ce brave homme, et à l'avenir, prévenez-moi toujours. — Mais, ma mère, cet homme s'est emporté! — Eh! mon enfant, le pauvre malheureux a bien autre chose à faire que d'étudier les belles manières! Il ne faut pas s'effaroucher d'une parole vive, ni se fier à une apparence un peu grossière : ces pauvres gens valent mieux qu'ils ne paraissent.

» Aussi les pauvres du faubourg Saint-Marceau prirent-ils l'habitude d'aller plusieurs fois la semaine rendre visite à leur mère; ils vivaient en confiance, en familiarité avec elle; ils lui apportaient leurs idées, leurs plaintes, leurs peines, leurs demandes, leurs secrets; son cœur était leur refuge, sa conscience leur lumière, sa maison la leur. Quand le monde les repoussait, quand un atelier leur refusait de l'ouvrage, ou un boulanger du pain; si un propriétaire retenait, en les expulsant, le petit mobilier des jours meilleurs; si le commissaire de police leur déniait permission d'exhiber en plein vent leur chétive industrie; si le fils avait manqué de respect à son vieux père; si la fille avait abandonné le foyer maternel : tous allaient trouver leur mère; son accueil les consolait du mépris du dehors; elle donnait le pain de la journée, parlait au patron, fléchissait le commissaire ou le propriétaire, décidait le fils indocile à demander son pardon, et ramenait au bercail la brebis égarée. Les méchants arrivaient comme les bons; ceux qui méritaient son intérêt ou ceux qui en avaient abusé : la bonne Sœur ne repoussait personne.

Franche avec tous, elle disait à chacun les vérités même les plus dures; mais il y avait tant d'indulgence dans ses reproches, tant de tendresse dans sa sévérité! Les plus coupables étaient émus, les plus audacieux baissaient la tête; ils s'en allaient confessant leurs fautes et promettant d'être meilleurs à l'avenir. Alors même qu'ils recommençaient, la Sœur Rosalie trouvait toujours un motif pour ne pas les punir. Cependant, un ivrogne, malgré les promesses les plus formelles, avait si souvent vendu pour boire tout ce qu'il recevait en objets de literie ou de vêtements, qui lui fut refusée; mais le soir, la Sœur Rosalie, à peine couchée, pensa que, pendant qu'elle se réchauffait dans son lit, le pauvre homme doit avoir bien froid sans couverture. Cette pensée la tint éveillée toute la nuit, et le lendemain il fallut envoyer la couverture au coupable, — afin, disait-elle, que nous puissions, la nuit suivante, nous bien reposer l'un et l'autre. »

Les malades, les enfants et les vieillards occupaient la plus large place dans le cœur de sœur Rosalie. Sa maison réunissait à la fois une école, un asile, une crèche et une société de patronage pour les jeunes filles, œuvres qui faisaient ses délices et dont elle ne cessa point de s'occuper activement; les malades étaient visités et secourus par elle-même et par ses compagnes, et, pendant les dernières années de sa vie, elle trouva moyen d'ouvrir aux pauvres vieillards de son faubourg un asile modeste où ils purent attendre la mort en paix. Mais quelque grande que fût la part de misère qui lui était confiée, l'expansion de sa charité ne put tenir dans ces limites; il fallut qu'elle débordât au dehors, et que la Sœur de charité de la rue de l'Épée-de-Bois devint la Sœur de charité de tout le monde. — Une fille de Saint-Vincent-de-Paul, disait-elle, c'est une borne sur laquelle tous ceux qui sont fatigués ont le droit de déposer leur fardeau.

Aussi, jamais elle ne dit à celui qui s'adressait à elle : — Je n'ai pas le temps; ou à celui qui lui tendait la main : — J'ai mes pauvres. Individus, œuvres, ordres religieux, l'Eglise, l'Etat, la Société, tout le monde s'adressa à elle, et tout le monde fut accueilli; elle fut sur la terre la représentation de la Providence, et réalisa, autant qu'il était au pouvoir d'une créature humaine, la promesse de l'Evangile, car elle a ouvert à quiconque a frappé à sa porte, elle a donné à tous ceux qui lui ont demandé, et sa charité a répondu à toute voix qui l'appelait. Elle faisait plus que de secourir les innombrables misères qui s'adressaient à elle, souvent elle en devinait qui ne s'étaient pas révélées; elle allait au devant des malheureux qui se cachaient; les secours pénétraient, sans avoir été demandés, dans les quartiers les plus éloignés du sien. Des familles honorables, victimes d'un changement de gouvernement et rougissant d'avouer leur détresse, après avoir épuisé ce qui leur restait de leur ancienne fortune, étaient sur le point de mourir de froid et de faim au fond d'un grenier, lorsqu'un paquet, une lettre remise par une main inconnue, les rappelait à la vie et à l'espérance; elles remerciaient Dieu d'avoir entendu leur dernière prière, et se demandaient quel ange avait été sur la terre chargé de les exaucer. Un voisin avait entendu leurs gémissements, surpris leur

triste secret; il avait été raconter sa découverte à la Sœur Rosalie. Un jour, le secours était si peu attendu, que, malgré l'extrême besoin, et l'exactitude de l'adresse, les pauvres gens qui le reçurent ne voulurent pas y toucher, dans la persuasion qu'il était destiné à un autre; en vain la dame qui l'avait apporté leur affirma qu'elle venait de la part de la Sœur Rosalie, et qu'elle ne se trompait ni de maison, ni de personnes; étrangers, cachés dans une petite rue, bien loin du faubourg St-Marc, ne connaissant personne, n'ayant jamais parlé de leur misère, ils n'avaient pas entendu prononcer le nom de la sœur Rosalie, ils ne pouvaient croire que sa charité les eût devinés; elle fut obligée de venir elle-même les assurer que son secours s'adressait bien à leur détresse.

« Elle avait mis la charité à la portée de toutes les positions et de toutes les fortunes; elle demandait à chacun ce qu'il faisait le mieux, ce qui lui coûtait le moins : à l'un sa plume, à l'autre son activité, à celui-ci la science, à celui-là la parole, à tous quelques instants pour aller distribuer des secours, apprendre auprès des pauvres comment on supporte la mauvaise fortune, comment on use bien de la bonne, et trouver dans ces visites l'explication du mystère que Dieu a caché dans l'inégalité des souffrances et des conditions humaines. Quelques-uns, employés pendant toute la semaine, ne pouvaient venir que le dimanche; elle ne les tenait pas quittes d'une bonne œuvre; elle leur dictait l'arrière de sa longue correspondance; puis, enseignant à ses élèves ce qu'elle savait si admirablement pratiquer, elle éclairait de son expérience leurs premiers pas dans la carrière du bien; elle leur recommandait la patience qui ne croit jamais perdu le temps passé à écouter le pauvre, puisque celui-ci trouve déjà une consolation dans la bonne volonté qu'on met à entendre le récit de ses peines; l'indulgence, plus portée à plaindre qu'à condamner les fautes qu'une bonne éducation n'a pas prévenues; et, enfin, la politesse, si douce à celui qui n'a jamais rencontré que des dédains et des mépris. — Oh! mes chers enfants, leur répétait-elle souvent, aimez les pauvres, ne les accusez pas trop; c'est leur faute, dit le monde, ils sont lâches, ils sont inintelligents, ils sont vicieux, ils sont paresseux... C'est avec de telles paroles qu'on se dispense des devoirs stricts de la charité. Hâissez le péché, mais aimez les pauvres... »

» L'ascendant de sa charité s'exerça un jour dans une circonstance où il y allait de la vie d'un homme, et où il fallait fléchir une autorité qui ne la connaissait pas. En 1814, pendant l'occupation étrangère, une troupe russe occupait le marché aux chevaux; le bruit se répand dans le quartier que, pour une faute grave contre la discipline, un soldat a été condamné à mort et que la sentence va être exécutée. Ce bruit parvient aux oreilles de la sœur Rosalie; elle prend avec elle une vieille femme, traverse le camp russe, demande à parler au général. Introduite à l'instant, elle se jette à ses pieds et le supplie de faire grâce à cet homme. — Vous le connaissez et vous l'aimez donc bien! s'écrie l'officier en voyant l'ardeur de sa prière. — Oui, je l'aime, répondit la sœur, je l'aime comme un de mes frères rachetés par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je suis prête à donner ma vie pour sauver la sienne.

» La grâce du condamné fut accordée à ses charitables instances, et la sœur retourna bien vite à la

maison de secours tout étonnée de ce qu'elle venait de faire, et comme effrayée de son audace.

Le choléra, les émeutes de 1830, lui fournirent l'occasion de montrer ce courage que rien n'effrayait lorsqu'il s'agissait du salut du prochain; mais ce fut surtout en 1848 que la puissance de sa charité éclata au grand jour. Elle avait fait des prodiges pendant la disette de 1847 pour nourrir son pauvre peuple; elle était parvenue à lui faire prendre patience, et, tout en s'effrayant des dangereuses doctrines et des menaçantes influences qui pénétraient dans les esprits à l'aide de la cherté du pain, elle répondait de la sagesse de son faubourg. 1848 parut lui donner raison, et, jusqu'aux fatales journées de juin, le calme régna parmi cette population dangereuse. Quand la guerre civile éclata, la Sœur Rosalie et ses compagnes furent elles-mêmes sous les armes: elles n'avaient pu empêcher le combat, elles voulurent du moins en adoucir les rigueurs et diminuer le nombre des victimes. La maison de secours devint une ambulance où les blessés des deux partis recevaient les soins d'une charité qui ne distingue plus en présence des blessures et de la mort.

« Au plus fort de la lutte, un officier de la garde mobile, qui avait bravement combattu une partie de la journée, conduit ses soldats à l'attaque d'une barricade de la rue Mouffetard placée à l'angle de la rue de l'Épée-de-Bois, et monte le premier à l'assaut: une décharge meurtrière partie des rangs des insurgés arrête, sans l'atteindre, la troupe qui le suit; emporté par son élan au-dessus de la barricade, il se trouve seul de l'autre côté. Cerné de toutes parts, ne pouvant espérer secours de ses soldats, qui le croient mort, dans l'impossibilité de résister à la foule de ses ennemis, il n'a que le temps de s'élancer dans la rue de l'Épée-de-Bois, et, trouvant ouverte la porte de la maison de secours, se précipite au milieu des Sœurs, comme dans un refuge que lui offre la Providence. Une bande d'insurgés l'a reconnu, se met à sa poursuite, et arrive presque en même temps que lui. A la vue de cet homme isolé, sans espoir, livré à une troupe altérée de sang, toutes les Sœurs, la supérieure en tête, se jettent par un mouvement instinctif entre la victime et les meurtriers. Devant ce rempart inattendu, les insurgés s'arrêtent un moment; ils connaissent tous la Sœur Rosalie, et commencent avec elle une négociation à haute voix, où pendant plus d'une heure, la charité dispute la vie d'un homme à la vengeance. Les assaillants sont inexorables, et mêlent les plus atroces menaces contre leur ennemi aux expressions de respect pour celle que, jusque dans leurs emportements, ils appellent encore leur mère. — Nous voulons notre prisonnier, s'écrient-ils, il n'a cessé de faire massacrer nos frères; sa mort seule nous vengera de tout le mal qu'il nous a fait.

« Comme la Sœur leur exprime son horreur de voir ensanglanter le sol de sa cour et tuer un homme désarmé dans cette maison de miséricorde: — Laissez-nous le prendre, nous ne le tuons pas ici, nous le conduirons dans la rue, il y recevra la peine de son crime.

« Et malgré les prières, les supplications, malgré le plus touchant appel à la pitié, les insurgés avancent toujours en réclamant leur proie et resserrant le cercle qui les en sépare; déjà, pour atteindre plus sûrement le but, le canon des fusils s'appuie sur

l'épaule des Sœurs, les doigts sont sur la détente, le coup mortel va partir, lorsque la Sœur Rosalie, se jetant à genoux: — Voilà cinquante ans, s'écrie-t-elle, que je vous ai consacré ma vie; pour tout le bien que j'ai fait à vous, à vos femmes, à vos enfants, je vous demande la vie de cet homme!

« A ce spectacle, à ce cri, les armes se relèvent, la troupe recule comme frappée de repentir, un hurra d'admiration s'échappe de ces lèvres noires de poudre, des larmes d'attendrissement coulent de ces yeux tout à l'heure impitoyables. Le prisonnier était sauvé! »

Dès que l'ordre fut rétabli, ce furent les insurgés que la Sœur Rosalie protégea et défendit auprès du pouvoir. Les femmes, les enfants, venaient vers elle et redemandaient leurs maris ou leurs pères qui attendaient dans les prisons la peine de la sédition vaincue. La Sœur Rosalie pleurait avec eux; elle obtint l'élargissement de ceux qui n'avaient été qu'entraînés; elle alla dans les prisons secourir ceux qu'elle n'avait pu rendre à la liberté. Ange de consolation entre eux et leurs familles, elle reportait souvent des deux côtés des espérances qu'elle ne partageait pas.

« Parmi les prisonniers se trouvait un ouvrier laborieux à qui la Sœur Rosalie s'intéressait beaucoup; avant la révolte, il passait pour un des hommes les plus honnêtes du quartier; mais il avait cédé à un mouvement de délire, et des charges très-graves pesaient sur lui; toutes les démarches, toutes les sollicitations en sa faveur avaient été inutiles: il n'avait plus à attendre qu'une prochaine et terrible condamnation.

« Sa fille, âgée de cinq à six ans, pleine de gentillesse et de grâce, suivait l'école des Sœurs; elle y venait pleurer tous les jours depuis l'arrestation de son père, rien ne pouvait la consoler. Sur ces entrefaites, le général Cavaignac vient voir la Sœur Rosalie; elle le conduit à l'école, et appelant la petite fille: — Mon enfant, lui dit-elle, voilà un monsieur qui, s'il le veut, peut vous rendre votre père.

« A ces mots, l'enfant s'agenouille, joint les mains, et d'une voix entrecoupée de sanglots: — O mon bon monsieur, s'écrie-t-elle, rendez-moi mon papa; il est si bon! nous avons si grand besoin de lui! — Mais, dit le général, il a sans doute fait quelque chose de mal? — Non, bien sûr, maman m'a dit que non; et d'ailleurs, je vous le promets, il ne le fera plus; grâce! grâce! rendez-le moi, je vous aimerais bien!

« Les regards suppliants de la Sœur appuyaient les paroles de l'enfant; on eût dit un ange inspiré par une sainte. Le général sortit très-ému, et peu de jours après, le prisonnier était rendu à sa famille, heureux d'avoir eu pour plaider sa cause deux avocats qui n'en perdent guère: l'innocence et la charité.

« Pendant sa longue carrière, la Sœur Rosalie s'est attachée à combattre ces mutuelles préventions qui portent en germe une guerre sociale. Elle travaillait sans relâche à faire revenir les pauvres et les riches de la rigueur et de l'injustice de leurs jugements; elle les rapprochait, les mêlait ensemble dans son affection et ses œuvres; parlait toujours aux uns du mérite des autres, et ne perdait pas une occasion de faire rendre à tous la justice, bien plus difficile à obtenir que la charité. »

Parmi les puissants et les grands de la terre à qui la Sœur Rosalie inspira sa tendre compassion pour les

faibles et les petits, on comptait surtout l'ambassadeur d'Espagne, Donoso Cortés, qui, pendant les dernières années de sa vie, s'occupa des pauvres avec tout le zèle de son âme ardente et de sa profonde pitié. Il entendit parler de la Sœur Rosalie et voulut la connaître. Conduit par un de ses amis à la rue de l'Épée-de-Bois, il fut singulièrement frappé de sa première visite, et sentit qu'il y avait là quelque chose qui manquait à sa vie; ces deux âmes, en se rencontrant, s'étaient comprises : le traité fut bientôt conclu. Chaque semaine il quittait le quartier du pouvoir, de l'élégance, de la diplomatie, pour aller voir celle qu'il appelait son directeur. Il recevait d'elle une liste de pauvres, courait à pied tout le faubourg, s'asseyait auprès des malades, serrait la main de l'infirme, embrassait le petit enfant, jouissait toute la famille de ses paroles animées par l'accent et l'imagination du Midi, et revenait, heureux, raconter à la maison de l'Épée-de-Bois ses passe-temps et ses découvertes. Tant qu'il fut en santé, en dépit de toutes ses occupations politiques et officielles, il ne manqua jamais à son rendez-vous charitable. La Sœur Rosalie le voyait arriver au jour dit, à l'heure convenue, rien ne pouvait remplacer ou même abrégier ses visites. Tombé malade, il envoya exactement l'argent qu'il ne pouvait plus porter lui-même, et s'occupa jusqu'au dernier jour de ses amis du faubourg Saint-Marceau. Il en parlait sans cesse à la sœur de Bon-Secours qui veillait auprès de lui, et mêlait cet intérêt et ce souvenir aux saintes pensées qui, comme des anges gardiens, lui faisaient douce compagnie et préparaient son avènement à l'autre vie. Lorsque le mal s'aggrava, la Sœur Rosalie quitta à son tour son quartier pour la rue de Courcelles, et vint rendre à l'hôtel de l'ambassadeur les visites qu'il avait faites si souvent à ses mansardes. Ses prières ne purent en écarter la mort, mais elle assista au moment suprême comme pour témoigner devant le souverain Juge des bonnes œuvres de celui qu'il allait juger.

La santé de Sœur Rosalie avait toujours été délicate, elle ne se soutenait que par des miracles de courage et de patience, et Dieu, après avoir éprouvé l'amour de sa servante par de fréquentes maladies, d'habituels souffrances, lui envoya une dernière croix, la plus pénible de toutes. Elle devint aveugle. Elle supporta en paix cette douleur, qui lui fut cependant très-pénible, et continua à s'occuper avec ferveur de ses pauvres bien aimés. Sa santé déclina de plus en plus; le 4 février 1836, elle fut atteinte d'une pleurésie, et deux jours après, au moment où l'on se croyait maître du mal, elle mourut presque subitement, sans agitation, sans agonie, comme si elle avait passé d'un sommeil léger à un plus profond repos.

Le bruit de sa mort se répandit dans son quartier, et bientôt dans tout Paris, avec le saisissement et les émotions de l'inattendu.

Alors seulement, on put savoir ce qu'avait été la vie qui venait de finir; car, à mesure que la triste nouvelle entraînait dans une maison, dans une famille, on entendait des regrets, des gémissements; des hommes de toutes les classes, de toutes les conditions, habitant les quartiers les plus éloignés, et qu'on n'aurait pas soupçonnés de savoir le nom de la Sœur Rosalie, s'arrêtaient pour pleurer en apprenant qu'elle était morte, et répondaient à ceux qui s'étonnaient de

leur douleur : — Ah! nous lui devions tant! elle nous a fait tant de bien!

« Le jour de ses funérailles fut un de ces jours qui ne s'oublient pas, et qui, dans la vie d'un peuple, rachètent bien des mauvais jours. Un peuple entier, avec ses grands et ses petits, ses riches et ses pauvres, ses savants et ses ouvriers, avec tout ce qu'il a de plus illustre et de plus obscur, entourait ce cercueil, tous mêlés, confondus, exprimant, sous des formes et des paroles diverses, les mêmes regrets, la même admiration; tous ayant à remercier d'un service, ou à louer d'une bonne action, celle à qui ils venaient rendre les derniers devoirs. Les partis s'étaient effacés, les haines s'apaisaient, les passions faisaient silence; il n'y avait plus que des frères et des enfants qui accompagnaient jusqu'à sa dernière demeure leur sœur et leur mère.

» Au lieu de prendre la route directe de l'église, le convoi fit un long détour dans le quartier qu'elle appelait autrefois son diocèse, comme pour faire un dernier adieu à ces rues qu'elle avait si souvent parcourues, à ce faubourg qu'elle avait tant aimé; sur son passage, les femmes, les petits enfants, tous ceux qui n'avaient pu se mettre du cortège, s'inclinaient, faisaient un signe de croix, et murmuraient une prière; à la vue des boutiques fermées, de la suspension du travail, de la foule dans les rues, sur les portes, aux fenêtres, de l'attention fixée sur un seul point, le petit nombre de ceux qui n'en connaissaient pas la cause se demandaient quelle fête, quel grand événement agitaient ce faubourg et tenaient ce peuple en émoi : si c'étaient les funérailles d'un prince, ou l'entrée d'un triomphateur. Seul, le corbillard des pauvres leur annonçait qu'il ne s'agissait pas d'une gloire humaine, d'un triomphe de la terre, et qu'il se passait là quelque chose que les idées de ce monde n'expliquent pas.

» La messe fut dite par le curé de Saint-Médard, l'absoute prononcée par M. l'abbé Surat, vicaire-général, envoyé par l'archevêque de Paris pour le représenter. Le catafalque était entouré d'un piquet de soldats pour rendre les honneurs militaires à la décoration de la sœur Rosalie; une croix d'honneur était posée sur son cercueil. Ce n'était pas la sienne; les sœurs n'avaient pas voulu la donner, en souvenir de son humilité, mais un des administrateurs du bureau de bienfaisance avait attaché sa croix au drap mortuaire, en pensant qu'après avoir occupé cette place, elle serait encore plus honorable à porter.

» Le corps de la Sœur Rosalie repose dans le cimetière du Montparnasse, dans la partie réservée aux sœurs de la charité, où dorment, en attendant la résurrection, tant de corps usés par de saintes fatigues. Une croix marque le lieu de la sépulture, avec ces mots :

A sœur Rosalie,

Ses amis reconnaissants,

Les riches et les pauvres.

Aurons-nous réussi, mesdemoiselles, à vous donner une idée de cette belle vie, si bien racontée par M. de Melun? Nous le voudrions, et nous voudrions surtout que cet article vous inspirât le désir de lire ce livre où nous n'avons fait que glaner quelques faits et quelques pensées, en regrettant, à chaque épi que nous choisissons, d'en laisser échapper un si grand nombre que nous aurions voulu vous offrir.

E. R.

MÉTHODE

A LA PORTÉE DES INSTITUTEURS PRIMAIRES

Pour enseigner aux

SOURDS-MUETS

LA LANGUE FRANÇAISE SANS L'INTERMÉDIAIRE DU LANGAGE
DES SIGNES.

Par J. VALADE-GABEL (1).

La plupart des enfants sourds-muets, doués comme les enfants ordinaires de toutes les qualités du cœur et de l'intelligence, restent sans aucune instruction ; leur ignorance jointe à leur infirmité les sépare pour toujours de la société, au sein de laquelle ils demeurent comme étrangers ; et pour laquelle ils ne sont qu'une charge. Ces pauvres créatures qui ne diffèrent pourtant de nous que par la surdité, sont donc d'avance condamnées à la mendicité, à la misère, à l'isolement, à l'inutilité.

On compte en France plus de trente mille sourds-muets, appartenant presque tous aux classes pauvres et laborieuses. Bien peu obtiennent une bourse pour une des institutions spéciales ; les autres grandissent comme les animaux, sans une idée religieuse, sans une idée morale, ayant à peine conscience de l'âme qui les distingue de la brute. Ils arrivent à l'âge d'homme sans profession manuelle, et sans avoir reçu aucun enseignement qui les détourne de commettre les fautes et les délits que les lois punissent, car ils n'entendent pas leurs parents et n'en sont point compris. Les écoles primaires leur sont fermées, ou s'ils y sont admis, ils y restent inactifs, en butte aux moqueries et à la malveillance de leurs compagnons ; La Fontaine l'a dit : L'enfance est sans pitié.

Pour éveiller en eux le sentiment religieux, pour faire sortir leur âme des ténèbres qui l'enveloppent et l'élever vers Dieu, pour leur donner conscience de leur dignité d'homme, et leur faire prendre rang dans la société dont ils peuvent devenir des membres utiles, que fallait-il ? Un livre qui mit tous les instituteurs primaires en état de les instruire en même temps que les autres enfants, sans avoir à se créer une méthode. Ce livre, le voici ! Clair, simple, tel enfin que toute personne ayant un noble cœur et quelque instruction peut, en le consultant, instruire un sourd-muet.

L'auteur se montre trop modeste quand il n'accepte pas sans restriction les éloges décernés à son ouvrage dans la cinquième assemblée générale annuelle de la Société centrale d'Éducation et d'Assistance pour les sourds-muets. En disant qu'il a traité avec une supériorité remarquable la question de l'enseignement des sourds-muets dans une savante théorie, en même temps qu'il en a développé les conditions les plus pratiques, le président de la Société n'a fait que lui rendre justice.

Peu de personnes ont la possibilité de sacrifier leur temps et leurs intérêts à l'infortune d'autrui ; pour se

dévouer, il faut n'avoir à rendre compte à personne de ses sacrifices. Tout homme ayant charge de famille se doit à elle avant de se devoir aux autres, et ce n'est pas chose facile que d'inventer une méthode d'instruction exceptionnelle, quand on est dépourvu des éléments nécessaires. De là vient sans doute l'absence presque totale de sympathie que les sourds-muets ont rencontrée jusqu'à ce jour dans les écoles autres que les écoles spéciales. Le livre de M. Valade-Gabel aplanit toutes les difficultés.

Ancien professeur de l'Institution impériale des Sourds-Muets de Paris, et ancien directeur de l'Institution impériale des Sourds-Muets de Bordeaux, M. Valade-Gabel a passé un grand nombre d'années au milieu des jeunes sourds-muets, et son livre est le fruit de toute une vie de méditations et d'études consciencieuses sur l'éducation et l'instruction de ces intéressants enfants. C'est l'œuvre d'un observateur profond et d'un spécialiste habile, l'œuvre d'un homme de cœur et de haute intelligence. Qu'il connait bien l'enfant sourd-muet ! Quiconque élèvera quelque un de ces malheureux reconnaîtra la justesse de son esprit.

M. Valade-Gabel, qui occupe les loisirs de sa retraite à faire élever sous ses yeux des muets appartenant à des familles riches, n'oublie pas les pauvres et les délaissés ; c'est pour eux qu'il a publié sa méthode.

Sous cette dénomination de pauvres et de délaissés il faut comprendre aussi les enfants de la campagne qui entendent si peu la langue française, et les sujets peu intelligents qui apprennent par cœur la grammaire sans en comprendre un mot. Il y aura pour eux joie et profit à se joindre aux jeunes sourds-muets admis dans les écoles primaires, pour prendre les leçons de langue française de M. Valade-Gabel. Elles les instruiront sans fatiguer leur esprit paresseux, et seront pour eux comme pour les sourds-muets, autant un jeu qu'un travail. Ces leçons, prises en commun par les enfants dotés de l'intégrité de leurs sens et les enfants déshérités, exciteront entre eux une grande émulation, établiront une égalité qui relèvera les sourds-muets à leurs propres yeux et à ceux de leurs compagnons. Les enfants à intelligence paresseuse quoique entendant et parlant, ne voudront pas se montrer inférieurs à de pauvres êtres incomplets, et le bonheur que les sourds-muets éprouveront à se sentir au niveau de leurs émules, bonheur qui à chaque succès débordera de leurs cœurs en petits cris joyeux et en regards étincelants, nous est un sûr garant des efforts qu'ils feront pour ne pas se laisser surpasser.

Dans les villes le livre de M. Valade-Gabel sera bientôt répandu, mais dans les villages en sera-t-il de même ?

Tous les maires de campagne qui ont dans leur commune des enfants affligés de surdi-mutité devraient en doter leur école communale ; il y serait une providence pour ces infortunés et serait en même temps une source de consolation pour leur famille. N'y aurait-il qu'un muet dans leur village, c'est une âme à sauver, un homme à former, une existence misérable et désolée à transformer en vie paisible et utile, une créature comme nous, faite à l'image de Dieu, à rendre à la grande famille humaine ; la chose n'est-elle pas assez importante pour mériter la sollicitude de l'autorité ?

(1) Chez Dezobry et Magdeleine, rue du Cloître-Saint-Benoît, 10.

Les instituteurs de campagne seraient mal connus et mal appréciés si l'on s'imaginait qu'ils ne sont pas aptes à la tâche difficile d'instruire des sourds-muets.

Loïn de reculer devant les difficultés de l'entreprise, ils mettront de l'orgueil à les vaincre, car les difficultés ne sont pas dans l'application, puisque la route à suivre est toute tracée. Il ne s'agit que de lire, de relire au besoin, une théorie trop intéressante pour effrayer aucun esprit sérieux, écrite d'ailleurs d'une manière assez attachante pour captiver l'attention des gens de cœur, puis de donner chaque jour les leçons

de morale et de langue si bien préparées par l'auteur. Ces leçons sont toutes faites. L'instituteur, avec cette méthode sous les yeux, n'est plus qu'un instrument docile; il n'a besoin que de bonne volonté; mais son rôle, quoique modeste, n'en est pas moins méritoire : tout homme qui contribue dans la mesure de ses ressources et de ses capacités au développement religieux, moral et intellectuel d'un sourd-muet, a bien mérité de l'humanité.

C. BOILEAU.

EULALIE

I

UN BEAU MARIAGE.

Il y a quelques années, dans le monde financier de Paris, lorsqu'on voulait citer une femme heureuse, le nom de madame Guilbert revenait invariablement sur toutes les lèvres. Enfant, elle était déjà un objet d'envie pour ses petites camarades, qui la voyaient comblée de bonbons, de caresses, de jouets, de belles robes et d'éloges, car elle apprenait bien et vite; jeune fille, ses compagnes la jalouaient un peu, car elle brillait dans les fêtes, elle régnoit dans la maison paternelle, et son père, disait-on, avait refusé pour elle de fort beaux partis; jeune femme, elle fut encore un point de comparaison envieuse pour ses amies du monde, car elle avait un mari jeune, beau, d'un aimable esprit, et possesseur d'une brillante fortune; elle habitait un joli hôtel, meublé avec autant de goût que de magnificence, ses chevaux attiraient l'admiration des connaisseurs, et ses toilettes, l'attention des connaisseuses; bref, on la citait partout comme la femme la plus heureuse de Paris, et pourtant, au milieu de toutes ces félicités, il n'y avait pas du tout de bonheur.

Privée de sa mère en naissant, unique héritière d'un des plus grands négociants de Paris, Eulalie de Verne avait vécu, en effet, des ses plus jeunes années, dans cette atmosphère d'opulence, de grandeur, de bien-être qui joue le bonheur aux yeux de la foule, mais qui, comme beaucoup d'autres choses de cette vie, n'est qu'un vain simulacre. Elle aimait bien son père, mais elle le voyait peu; pourtant, il essayait de la rendre heureuse en la comblant, enfant, de jouets, jeune fille, de riches toilettes, et il crut assurer son avenir en la mariant, à dix-huit ans, au fils d'un de ses anciens confrères, qui jouissait d'une grande fortune. Léopold Guilbert ne déplut pas à sa fiancée; elle-même parut agréable à son futur, et le mariage fut promptement conclu.

Les jeunes gens ne se connaissaient pas avant la cérémonie; ils ne se connurent guère davantage après : le tourbillon du monde les entraîna, chacun de son côté, et sans qu'ils se rencontrassent assez pour faire connaissance. Léopold n'avait pas de profession, il avait placé toute sa fortune entre les mains de son beau-père, et il ne s'en mêlait plus; les plaisirs de

Paris, et surtout le sport l'occupaient seuls; il vivait beaucoup plus au club que chez lui, et avec ses amis qu'avec sa femme. Esprit indolent et ennuyé, il lui fallait, pour stimuler sa langueur, les plaisirs tout faits que l'on trouve au théâtre et sur le turf, et la tranquillité du foyer domestique ne pouvait convenir à un homme sans emploi, sans travail, qui n'aimait ni la conversation, ni la lecture, et qui n'avait pas assez d'énergie pour s'occuper même de ses divertissements. Gardez-vous de croire cependant que Léopold fût un méchant ou un cœur dur : c'était tout simplement un homme blasé par la richesse, et à qui avait manqué, dans la vie, le plus précieux des soutiens : un devoir.

Eulalie, âme tendre et sereine, avait rêvé mieux que cela, et l'union brillante qu'elle contracta fut loin de réaliser les songes de son cœur; elle ne se plaignit pas, et, faible aussi contre le courant, elle se laissa entraîner par le monde, sans que cependant ni bruits, ni richesses pussent l'étourdir ou la charmer. Elle avait de nombreuses relations, qui s'étendirent de plus en plus; les visites, les réunions, occupèrent son temps sans remplir sa vie, et les années se passèrent pour elle, avec une tristesse monotone et sans laisser aucun doux souvenir.

Au bout de cinq ans de mariage, elle devint mère d'un fils, qu'elle nomma Olivier; cette maternité tardive qu'elle n'osait plus attendre, fut une faveur du ciel qui la remua jusqu'au fond de l'âme. Dès ce moment, le monde, qu'elle n'avait jamais aimé, fut abandonné; elle vécut avec son fils et pour son fils, et elle sentit qu'entre elle et l'époux qui la négligeait, cet enfant serait un lien sacré, un trait d'union aussi doux que précieux. Le berceau de son fils devint son univers; pour lui, elle apprécia les biens qu'elle avait tant de fois dédaignés; pour lui, elle se remit à cultiver ses talents, elle rouvrit son piano et ses livres, elle prit plaisir à orner sa maison, son esprit et son cœur pour ce petit enfant endormi dans ses langes, et qu'elle aimait, à la fois, dépendant et faible dans le présent, homme fait dans l'avenir. Léopold lui-même ressentait les suaves influences de ce berceau, de cette troisième vie, associée à la leur; il quittait moins sa maison, il s'occupait davantage de sa femme; tous les matins, ils déjeunaient ensemble et ils contemplaient l'enfant, radieux au sortir de son sommeil; ils jouissaient en commun de ses premiers pas, de ses

premières paroles; le soir, il revenait souvent prendre le thé avec Eulalie, et à la conversation banale des premiers instants succédait bientôt un entretien plus intime, dont Olivier était toujours le sujet; enfin, depuis cette naissance bénie, le bonheur habitait cette maison autrefois si triste dans ses splendeurs, et Eulalie commençait à croire qu'elle pourrait bien devenir une des femmes les plus heureuses de Paris. Elle avait une grande paix et un vif espoir, n'est-ce pas de cela que se compose la félicité d'ici-bas ?

Un soir, son mari rentra de bonne heure et s'assit auprès du feu d'un air soucieux. Eulalie l'interrogea longtemps du regard; enfin, elle hasarda une question : — Qu'avez-vous ? lui dit-elle, auriez-vous appris quelque mauvaise nouvelle ?

Il hésita un instant avant que de répondre : — On parlait ce soir de la faillite de plusieurs maisons de Hambourg ; il circulait de bien mauvaises nouvelles... « Mon Dieu ! mon père n'est-il pas en relations d'affaires avec Hambourg ? — Oui, Eulalie... — Parlez, je vous en supplie !... — Eh bien ! je ne puis pas vous cacher que le nom de M. de Verne se trouvait mêlé à ces bruits... — Mon pauvre père ! un tel événement serait sa mort ! — Et notre ruine ! dit Léopold à demi-voix. — Mon ami, dit-elle vivement, ne pourrais-je pas aller voir papa ce soir même ? Quelque chose me pousse à aller vers lui ! »

Léopold montra du doigt le cadran, il marquait onze heures trois quarts. « Il est trop tard, dit-elle tristement, mais demain à la première heure... »

Eulalie ne put dormir de toute la nuit, mais vers le matin, elle tomba dans un sommeil fiévreux et agité et elle ne se réveilla que bien tard. L'inquiétude qui l'avait poursuivie la veille la reprit aussitôt. Elle se leva en hâte, sonna sa femme de chambre et s'habilla précipitamment. Au moment où elle nouait le ruban de son chapeau, Léopold entra dans la chambre. Il était plus pâle que de coutume, et sa figure, d'ordinaire assez insouciance, exprimait un trouble extrême. Il renvoya la femme de chambre et il dit à Eulalie : « Où donc allez-vous ? — Chez mon père, et je suis bien en retard. »

Il la regarda et lui prit la main; des larmes coulaient sur son visage, elle les vit et s'écria avec effroi : « Oh ! Léopold, qu'y a-t-il ? — N'allez pas chez M. de Verne, Eulalie, hélas ! ce n'est pas nécessaire... »

Elle pâlit, craignant de trop bien comprendre ce qu'il voulait dire. Son mari la fit asseoir et s'assit auprès d'elle, et peu à peu, goutte à goutte, avec les plus grands ménagements, il lui apprit de terribles nouvelles. Son père n'était plus : on l'avait trouvé mort dans son cabinet, et sur sa table était posée une lettre adressée à son gendre, dans laquelle il faisait l'aveu de sa ruine complète, provoquée par des spéculations malheureuses, et activée par les sinistres commerciaux qui avaient éclaté, comme un vaste incendie, en Allemagne et en Belgique. La ruine laissa Eulalie insensible, mais la mort de son pauvre père, cette mort mystérieuse dont le secret restait entre lui et Dieu, la frappa au cœur. Elle pleura longtemps, sans pouvoir être consolée, ni par les exhortations de son mari, qui semblait pénétré de compassion, ni même par les caresses de son fils. En le voyant, elle se souvint surtout que cet enfant avait été une des dernières joies de son grand-père et qu'il se plaisait à former pour lui mille projets de bonheur et de for-

tune que le sort venait de déjouer si cruellement, en emportant dans le même tourbillon et la vie de l'aïeul et les richesses du petit-fils.

A cette première et navrante douleur succédèrent les tristesses de détail, qui accompagnent la mort, et qui séchent les larmes, en donnant au deuil le plus profond un caractère particulier d'amertume et d'aridité. Il est triste de suivre un cercueil, d'entendre les psaumes des funérailles, de voir disparaître sous la terre l'être qu'on aime et dont on fut aimé... Mais il est plus triste de rentrer dans la maison vide, de voir les choses habituelles de la vie, de reprendre leur cours, et plus triste encore d'entendre sur une tombe à peine fermée des discussions d'argent, et de débattre ses intérêts à propos de la succession de ce père, de ce frère, qui n'est plus aux yeux de la loi que le *défunt*. Il est triste surtout de voir livrer à la publicité les actes de la vie intime, d'initier le public à ses secrets, et d'entendre le blâme des indifférents autour d'une mémoire révérée, qu'on voudrait ensevelir au fond de son cœur pour la dérober aux calomnies des méchants.

Eulalie subit toutes ces douleurs. La mort de son père avait révélé sa ruine complète; sa fortune, celle de sa fille, celle de son gendre étaient englouties dans ce désastre immense; nul autre n'en avait souffert, et cependant tous blâmaient M. de Verne, son esprit inventif et ses spéculations hasardeuses; un *tolle général* s'élevait contre lui. Eulalie le savait et en souffrait, mais bientôt de nouvelles peines vinrent peser sur son âme. Elle n'avait plus aucune fortune, mais elle se croyait libre de dettes et d'obligations, et elle pensait que la vente de son mobilier, de ses tableaux, de ses bijoux lui assurerait des ressources modestes, mais certaines. Elle exprimait cette pensée à Léopold; il lui apprit alors avec confusion que cette ressource, dernière planche dans le naufrage, allait leur échapper. Le turf et le lansquenet sont plaisirs coûteux, et Léopold, n'ayant réussi ni dans ses paris ni dans ses coups de dés, avait contracté de ruineux emprunts. L'heure de l'échéance allait sonner, et l'élégant mobilier, les marbres, les tableaux, les fleurs et les palmiers de la serre, l'écrin, la vaisselle, devenus la proie des huissiers, vendus à la criée, suffiraient à peine à combler l'abîme de ces dettes. Lorsqu'il eut achevé cet aveu, qui mettait sa femme et son fils en présence d'une ruine imminente, Léopold se tut, accablé; mais les coups du malheur qui terrassaient sa nature faible et un peu indolente, stimulaient dans Eulalie une énergie qui s'ignorait elle-même et que le grand jour de l'infortune devait dévoiler. « Ne désespérons pas ! dit-elle à son mari. Il faut, avant tout, sauver l'honneur; abandonnons à nos créanciers le peu qui nous reste, et nous, travaillons ! — Travailler ! répondit Léopold, eh ! mon Dieu ! comment, et à quoi ? — Je pourrais peut-être donner des leçons, dit Eulalie avec douceur, et vous, n'avez-vous pas fait votre droit, n'êtes-vous pas avocat ? — Si, mais je suis bien brouillé avec la jurisprudence ; je n'ai jamais plaidé, et depuis longtemps je n'ai pas étudié. — Quels seraient vos plans ? répondit Eulalie sans se décourager ; je vous soumets les miens, communiquez-moi les vôtres. — Voici, dit Léopold, non sans quelque embarras. Vous savez que mon père avait un frère qui est resté en province, à Angers, où il a un commerce étendu de grosse quincaillerie et de métaux. Il vit seul avec sa

sœur, ils sont célibataires l'un et l'autre. Je lui ai écrit et il consent à vous recevoir, ainsi que notre Olivier, pendant que j'arrangerai nos affaires à Paris. Ce projet vous convient-il? — Oui, dit Eulalie avec soumission, quoique son cœur se serrât à la pensée d'aller vivre sous un toit étranger, et que la fière pauvreté, le travail indépendant lui eussent semblé mille fois préférables. — Vous pourriez partir dans quelques jours? lui dit son mari. — Quand vous le jugerez convenable.»

Il lui serra la main, en disant les larmes aux yeux : «Eulalie, ce n'était pas là le sort promis à notre enfant! — La volonté de Dieu soit faite! répondit-elle avec une pieuse résignation. Que nous puissions vivre tous ensemble et élever paisiblement notre fils, et je m'estimerai fort heureuse!»

Elle disait vrai, car elle ne demandait le bonheur qu'à la simplicité et aux affections, et ce fut sans amertume et sans regret qu'elle se vit sur le point de quitter cette demeure princière, qui, tant de fois, avait fait d'elle un objet d'envie aux yeux du monde. Elle n'eût guère d'adieux à recevoir, car elle n'avait pas de parents et elle comptait peu d'amis parmi cette foule dorée qu'elle n'avait rencontrée que dans des fêtes. Quelques femmes lui avaient témoigné une certaine affection, mais retenues par des maris prudents qui craignaient les confidences de l'amitié et les emprunts qui en seraient la suite, elles ne firent pas acte de présence, et se contentèrent d'acquitter leur dette au malheur en écrivant à madame Guilbert quelques billets gracieux. Eulalie aurait pu dire avec le pauvre Chénier au pied de l'échafaud :

Peut-être, en de plus heureux temps,
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Detourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune;
Vivez, amis! vivez en paix!

En paix aussi avec tous, résignée à son sort, elle partit pour Angers.

II

LA MAISON DE SAINT ÉLOI.

Le jour touchait à son déclin, assombri par une brume épaisse qui voilait les coteaux gracieux inclinés vers la Maine, quand Eulalie arriva dans l'ancienne capitale de l'Anjou. La ville noire paraissait plus triste que de coutume sous ce ciel sombre, et quand la jeune femme jeta autour d'elle un long regard, quand elle vit que personne ne l'attendait au sortir du débarcadère, quand seule et sans appui dans cette cité étrangère, elle put savourer son isolement et sa pauvreté, son cœur se serra et un flot amer monta de son cœur à ses yeux. Mais elle surmonta ce mouvement d'angoisse, et tenant son fils par la main, soutenant avec soin ses pas encore incertains, précédée par un commissionnaire qui portait sa malle et son sac de voyage, elle gravit les rues escarpées de l'ancien Angers, que dominant majestueusement les fortes tours et le beau portail de l'église de Saint-Maurice. Arrivée dans une rue étroite, le commissionnaire lui indiqua une porte, en disant : «Voilà la maison de saint Eloi où demeure M. Guilbert.»

Eulalie s'arrêta un instant et regarda la maison qui allait devenir la sienne. A vrai dire, elle n'avait pas la mine hospitalière. C'était un grand et antique logis dont le pignon couvert d'ardoises s'élevait fort haut et n'était percé que de quelques étroites fenêtres, aux vitres ternes et verdâtres. Le rez-de-chaussée, qui prenait jour sur la rue par une large porte toujours ouverte, était consacré au commerce, et, à la dernière lueur du jour, on voyait, empilés dans ce vaste magasin, les barres de métal, les grils, les râtaux, les pioches, les pots de fer, les landiers, les amas de serures, les faisceaux de clés, qui formaient le commerce du propriétaire. Le nom de celui-ci, *Théodore Guilbert*, était inscrit en grosses lettres blanches sur un fond noir, au-dessus de la porte : l'inscription se trouvait au pied d'une antique figure en bois, représentant le saint évêque Eloi, un marteau d'une main, la crosse épiscopale de l'autre. Cette statue, mutilée par les années et par les intempéries des saisons, avait donné son nom à la vieille maison, qui, de temps immémorial, était occupée par des artisans en fer, ferronniers, charrons, maréchaux, et autres membres de la corporation de saint Eloi.

Une lampe accrochée à la muraille éclairait faiblement le magasin; Eulalie s'aventura à travers un dédale de marchandises, déposées sur le pavé; Olivier se pressait contre elle, étonné et inquiet, ils arrivèrent ainsi jusqu'à une porte vitrée, éclairée du dedans par une lumière tremblotante. La jeune femme frappa doucement et dit à l'homme qui lui ouvrit la porte : «M. Guilbert?—C'est moi, répondit-il. Vous êtes ma nièce, n'est-ce pas? et voilà votre bagage? C'est bon, payez le commissionnaire et entrez.»

Elle obéit, et suivit son oncle, qui traversa le bureau et la fit entrer dans une grande pièce, aussi tristement éclairée que le reste de la maison; une femme, assise auprès de la table, raccommoait du linge : «Félicité, lui dit M. Guilbert, voici notre nièce, la dame de Paris, et son petit garçon. — Entrez, asseyez-vous, dit d'une voix peu gracieuse la tante Félicité, nous allons souper; demain nous ferons connaissance; et surtout que le petit ne touche à rien.»

En un tour de main, elle débarrassa la table, y posa des pommes de terre cuites sous la cendre, du pain, du beurre, du fromage, une bouteille de vin et quatre couverts. Olivier, dépaysé, regardait sa mère, et elle-même se sentait le cœur glacé sous les regards froids de l'oncle et de la tante, et au milieu de cette hospitalité si peu cordiale. Elle ne regrettait pas l'élégance et le luxe de la vie passée; ce pauvre souper, cette gothique maison aux meubles vieillis et sordides, ne l'effrayaient pas; un mot sorti du cœur, un accueil bienveillant, un serrement de main lui eussent adouci tout ce qu'un pareil changement d'existence pouvait avoir de pénible, mais ni ses yeux, ni son âme ne rencontraient ce qu'ils cherchaient. M. Théodore Guilbert et sa sœur Félicité se ressemblaient beaucoup; c'était le même visage froid, aigu et pâle, éclairé par les mêmes yeux bleu-clair, sous la visière verte du frère et sous le bonnet antique de la sœur; en les voyant, Eulalie se souvint involontairement de ces figures d'avares comptant et pesant leur or que les vieux peintres flamands ont retracées avec tant de finesse et d'énergie, et en effet, elle l'apprit plus

tard, le frère ne vivait que pour acquérir, la sœur pour conserver.

Le souper fut court et silencieux, interrompu seulement par quelques brèves questions sur Léopold et quelques exclamations sur le malheur d'avoir perdu de l'argent, tant d'argent! Olivier tombait de fatigue, il ne put manger, et quand le sobre repas fut fini Eulalie demanda à se retirer. Tante Félicité alluma un bout de chandelle et précéda sa nièce dans un sombre escalier, aux marches usées; elles atteignirent ainsi le second étage, et Eulalie fut introduite dans une chambre grande et froide, que meublaient un vaste lit à colonnes, quelques vieilles chaises et une table à toilette vermoulue, surmontée d'un miroir verdâtre. « Voici votre chambre, ma nièce, dormez bien, et empêchez le petit de courir dans la maison. Nous n'aimons pas cela. — Soyez tranquille, ma tante, répondit Eulalie avec douceur, Olivier ne me quittera point. »

Elle coucha son fils dans le grand lit, et après avoir longtemps prié Dieu et mêlé bien des larmes à sa prière, elle se coucha elle-même. Elle prévoyait de tristes jours, mais d'avance elle se soumettait à tout, pourvu qu'elle pût élever son fils, ramener auprès d'elle son mari, et des débris de sa soi-disant prospérité faire un malheur, consolé par les affections. Ainsi le marin, avec les planches de sa barque brisée par les tempêtes, bâtit une demeure où il s'abrite.

Elle se leva de bonne heure, fit la toilette de son fils et la sienne avec le plus de simplicité possible, et descendit dans la salle à manger. Le déjeuner était prêt, on se mit à table, et comme ce moment n'était pas celui de la vente, l'oncle Théodore parut disposé à en profiter pour faire connaissance :

« Ainsi donc, ma nièce, dit-il, votre père est mort absolument ruiné? Voilà où mènent le luxe et les entreprises extravagantes. — Mon père, répondit Eulalie, avait personnellement les goûts les plus simples, et vous devez savoir, mon oncle, que tout le monde reconnaissait sa sagesse en affaires. — Ce qui ne l'a pas empêché, reprit aisément Félicité, de perdre votre fortune et celle de notre pauvre neveu... ruinés corps et biens! — Ah! si mon frère avait vécu! soupira Théodore. Lui qui avait tant travaillé pour laisser une fortune à son fils; voilà donc où ont abouti ses peines! Pour moi, je ne me suis pas lancé comme lui, j'ai continué le petit commerce de notre défunt père, mais au moins j'ai conservé le peu que j'ai acquis. — N'allez pas croire que nous soyons riches, au moins! s'écria Félicité; non, non, nous avons juste de quoi vivre. Le commerce, voyez-vous, et surtout le commerce des fers, souffre de plus en plus. Aussi, en vous accueillant chez nous, avec votre enfant, avons-nous pensé que vous vous rendrez utile, et j'ai préparé là de la besogne pour vous. — Je la ferai bien volontiers, répondit Eulalie, je ne demande pas mieux que de travailler, ma tante, croyez-le bien. — Cependant, vous étiez une bien grande dame à Paris, et vous ne faisiez œuvre de vos dix doigts, je parie! — Qu'importe? je sais travailler à l'aiguille, et je m'efforcerai de vous contenter. — C'est bien, c'est bien, marmotta Félicité, qui ne voulait pas paraître trop satisfaite, nous vous verrons à l'œuvre; et ce petit garçon, qu'en ferons-nous? — Il restera auprès de moi, ma tante; il est habitué à ne pas me quitter. — Et surtout qu'il ne vous dérange pas de votre travail! Il pourra quelque-

fois jouer dans la cour, et elle montra un petit carré entouré de hautes murailles et au milieu duquel s'élevait la margelle d'un puits. — Je resterai auprès de ma petite mère! s'écria Olivier, et il se mit à chanter d'une petite voix claire la chanson des enfants :

Travailler
C'est s'amuser!

— C'est bon, nous verrons si tu es sage, interrompit Félicité en lui donnant une petite tape sèche sur la joue. Maintenant, ma nièce, voici l'ordre de nos journées. Nous nous levons de bonne heure, nous déjeunons à sept heures, nous dinons à midi, nous soupons à huit heures; mon frère est au magasin, je fais mon ménage avec Babeau, la domestique, et je donne un coup d'œil à la vente, quand Théodore est à ses livres; vous, vous travaillerez ici; le dimanche, vous irez à la messe à Sainte-Maurice, et si le cœur vous en dit, vous ferez un tour de promenade. — Notre ordinaire est frugal, ajouta Théodore, car nous ne sommes pas riches, il s'en faut bien, et le plus tôt que votre mari pourra reprendre sera le mieux. Je n'ai pas voulu me refuser à sa demande, puisque je suis son seul parent, et que vous n'avez, à ce qu'il semble, que des cousins éloignés et dispersés, mais, en dépit de ma bonne volonté, votre séjour ici ne sera que temporaire. »

Cette dernière assurance eût bien consolé Eulalie, si elle avait entrevu dans l'univers un autre asile que cette triste maison où on la recevait si mal, et d'autres parents que ces deux vieillards à la parole acerbe et dure. Décidée à ne pas se plaindre, à se soumettre, à se retremper dans le malheur, elle répondit à son oncle et à sa tante quelques paroles conciliantes, et se mit aussitôt à l'ouvrage sans témoigner ni ennui ni dégoût. Tante Félicité lui avait préparé une immense pile de serviettes usées qu'elle devait raccommoder; Eulalie se souvint des bonnes leçons qu'elle avait reçues autrefois, à la Visitation, de la maîtresse d'ouvrages, et elle entama courageusement sa tâche laborieuse. La journée se passa de la sorte, entremêlée à quelques gronderies de la tante Félicité; Olivier ne quitta pas sa mère, qui, tout en travaillant, lui fit réciter ses prières et ses petites fables, et quand le soir vint, elle se sentit fatiguée, un peu triste, mais tranquille. A ce premier jour beaucoup d'autres succédèrent, tous semblables entre eux; rien ne troublait ni n'égayait l'intérieur de cette vieille maison; chaque journée ramenait les mêmes occupations monotones; on échangeait presque les mêmes paroles à la même heure; ni amis, ni indifférents ne venaient visiter le frère et la sœur, absorbés dans leurs affaires et leurs soucis avarés; d'ailleurs, il régnait autour d'eux un certain mystère qui éloignait l'intimité; nul ne connaissait leur situation de fortune, personne ne pénétrait ni dans le bureau de l'oncle Théodore, ni dans les chambres à coucher des deux vieillards; la Babeau même n'étendait pas jusque-là ses privilèges, et Olivier fut sévèrement grondé, parce qu'un jour il avait osé pénétrer dans l'appartement, bien clos d'ordinaire, de son oncle Guilbert.

Eulalie, quel que fût son courage, sentait peser sur elle tout le poids de cette vie de privations, de travail accablant et de mesquines vexations; elle souffrait surtout pour son fils, privé de jeu, d'exercice, vivant

ÉPREUVES ET RÉCOMPENSE.

sous une contrainte continuelle, et qui avait déjà appris à trembler sous le regard dur et sévère de son oncle et de sa tante. Il n'avait qu'une seule distraction : la vue et les chants d'un bouvreuil que Félicité élevait avec de tendres soins, unique fantaisie qu'elle se permit et qu'elle excusait à ses propres yeux en pensant que l'oiseau s'était laissé prendre par hasard et que son chènevis ne coûtait guère. Un jour, Eulalie s'était éloignée un instant, et avait laissé Olivier seul dans la salle à manger que l'oiseau égayait de ses chants, mais en redescendant l'escalier, elle n'entendit plus le vif et doux gazouillement du petit captif : la voix de tante Félicité, montée au plus haut diapason de la colère, remplissait la maison, et à ces accents pressés et furieux, se mêlaient les cris plaintifs d'Olivier. Eulalie s'élança dans la chambre, et d'un coup d'œil elle vit ce qui se passait. La cage était ouverte ; le bouvreuil, effaré, voletait contre la fenêtre, et la Babeau, montée sur une chaise, essayait en vain de le rattraper ; Félicité avait le bras levé sur Olivier, le pauvre petit auteur du délit, et l'enfant se défendait par des larmes contre les coups et les injures de sa tante. Eulalie se précipita vers son fils, l'enleva dans ses bras, et dit d'une voix ferme : « Ne frappez pas mon enfant, je puis tout souffrir, hormis cela ! »

Félicité voulut répondre et engager une dispute, mais Eulalie l'interrompit en emportant Olivier dans sa chambre. L'enfant semblait sous le coup d'une violente frayeur ; il tremblait ; chaque bruit de pas, le son d'une voix qui s'élevait d'en bas, le faisaient frissonner, son pouls était tendu, sa tête brûlante, et ses paroles incohérentes effrayaient sa pauvre mère. Elle le veilla toute la nuit, et le lendemain, le voyant plongé dans un état de stupeur, plus redoutable peut-être que l'agitation de la veille, elle humilia sa fierté et supplia son oncle Théodore de lui envoyer un médecin.

Olivier avait une fièvre cérébrale du plus mauvais caractère, et pendant quatre semaines, sa mère le disputa à la mort avec la vigilance infatigable, la prudence lumineuse dont les mères ont le secret. Elle le sauva, et, résignée dans sa douleur, modérée dans sa joie, elle n'eut pas un mot de reproche pour la tante Félicité.

Elle veillait encore auprès du lit d'Olivier, qui, reposé, calme, presque gai, jouait avec quelques images, prises aux livres d'heures de sa mère, quand elle s'entendit appeler par une voix connue, et au même instant, Léopold entra dans la chambre. Elle courut vers lui, Olivier lui tendit ses petits bras. « Je viens vous chercher tous deux, leur dit-il ; nous retournons à Paris. »

Eulalie éleva vers le ciel son âme allégée d'un grand poids ; elle songea avec joie qu'elle allait échapper à la tyrannie qui l'avait tant fait souffrir, mais cette joie fut sans mélange de fiel, car même en regardant son fils, pâle encore, à peine échappé à la mort, elle ne pensait à Félicité que pour lui pardonner. Celle-ci, au moment du départ de son neveu et de sa nièce, parut émue ; elle prit Eulalie à part et lui dit : « Votre mari vous ramène à Paris ; il veut risquer la Bourse le peu qui vous reste ; je le connais, il vous ruinera ; prenez ceci, et... pardonnez-moi... » Et elle lui glissa dans la main une petite bourse.

Six mois s'étaient écoulés. Dans un petit appartement voisin du Jardin des Plantes, Eulalie donnait une leçon de lecture à son fils, et, contre l'ordinaire, l'élève était plus attentif que l'institutrice, qui semblait absorbée dans les plus tristes pensées. L'enfant s'en aperçut, et laissant son petit doigt sur le mot qu'il épérait, il dit à sa mère d'une voix caressante : « Maman, tu as de la peine ! et papa, où est-il ? — Il est sorti pour ses affaires, mon ange. — Il est toujours sorti ! c'est dommage, j'aime bien à le voir, et nous ne le voyons presque jamais... Maman, comme tout est changé autour de nous ! Avant d'aller à Angers, nous demeurions dans une si belle maison, j'avais de beaux habits, des blouses de velours, nous allions en voiture avec de si jolis chevaux, te rappelles-tu ? — Oui, mon cher enfant, nous étions riches alors et maintenant !... »

Elle n'acheva point, mais le douloureux sentiment de sa position vint opprimer son cœur. Depuis son retour à Paris, elle avait vécu de la somme que Félicité lui avait glissée dans la main ; longtemps elle espéra que Léopold chercherait dans le travail un moyen d'existence, mais cet espoir avait été cruellement déçu. Sombre, découragé, sans énergie, après quelques échecs de bourse où il avait risqué et perdu une partie de la petite fortune qui lui restait, il était tombé dans une tristesse indolente dont rien, pas même la prochaine détresse de sa femme et de son enfant, ne parvenait à le faire sortir. Il fuyait ses anciens amis, devant lesquels il rougissait de sa ruine ; il évitait sa femme, dont les inquiétudes maternelles lui semblaient un reproche, il errait seul, et ne rapportait au logis que son humeur mécontente et farouche. Eulalie ne lui opposait qu'une douceur patiente ; elle s'abstenait également des conseils et des reproches, mais elle sentait cruellement que, sans protection, sans appui, elle n'avait rien à attendre que du ciel et d'elle-même.

Les naïfs regrets de son fils avaient renouvelé ses peines, et elle se faisait avec angoisse ces pénibles questions toujours sans réponse : « Comment vivre ? à quel travail avoir recours ? » En ce moment, ses yeux tombèrent sur une fenêtre voisine de la sienne, à laquelle elle voyait souvent apparaître une jeune fille, qui s'occupait à colorier des gravures de modes. Ses godets, ses couleurs, ses pinceaux étaient posés sur une petite table auprès de la croisée. Une idée soudaine illumina l'esprit d'Eulalie, et sans perdre de temps elle se leva, prit Olivier par la main et se rendit chez la jeune coloriste. Celle-ci la reçut avec beaucoup de politesse, et madame Guilbert, encouragée, le malheur rend si timide, lui dit : « Mademoiselle, en vous voyant travailler avec tant d'ardeur, j'ai pensé que je pourrais travailler comme vous, et j'en ai grand besoin, car des malheurs imprévus m'ont laissée sans ressources. Je me suis occupée de peinture autrefois, et peut-être, ai-je trop présumé ? pourriez-vous me procurer un travail semblable au vôtre ? — Hélas ! madame, répondit la jeune fille, je le voudrais bien, mais je crains de ne pas réussir. La maison qui m'emploie a peu d'ouvrage à donner, et elle a un grand nombre d'ouvrières, mais... et elle

rêva un peu — peut-être pourriez-vous vous occuper d'un autre travail, plus agréable et plus productif. Je ne suis que coloriste, mais vous, madame, vous savez dessiner, vous avez du talent sans doute, vous pourriez faire des images de piété, comme celles-ci... »

Et en parlant elle tira d'un meuble une petite image, peinte sur papier de riz, et représentant des emblemes religieux. « Voyez, continua-t-elle, une de mes amies avait peint ceci; elle en avait offert des échantillons à une grande maison qui fait ce commerce-là; on lui avait promis de la bien payer, mais elle n'a pas beaucoup profité de la bonne chance; elle est tombée malade, et elle est morte... pauvre Cécile! avant de mourir, elle m'a donné cette belle image en souvenir... tenez, madame, je vous la prête, la voulez-vous? »

Eulalie accepta avec reconnaissance; la jeune fille compléta ses explications, et dès le même jour, madame Guilbert se mit à l'œuvre avec un grand courage. Elle avait conservé sa boîte à aquarelle, et il s'y trouvait quelques morceaux de papier de riz, qui lui servaient autrefois à peindre des écrans. Pendant huit jours, ce travail l'occupa délicieusement; elle goûta une vraie consolation à retracer, sous de mystérieux emblemes, les plus saintes vérités de la religion; elle recherchait dans sa mémoire tout ce que ses lectures, ses méditations lui avaient appris sur ce sujet, et elle réussit à peindre une douzaine de miniatures qui, exécutées avec soin, avec goût, avec un sentiment vif de piété et de foi, avaient une véritable valeur. Le moment redoutable était venu : il fallait offrir son travail et le vendre. Elle se dirigea, timide, tremblante, vers le grand magasin dont la jeune ouvrière lui avait donné l'adresse.

Arrivée là, elle demanda le maître de la maison. Il la reçut froidement, examina longtemps, une à une, chaque image, et il en offrit un prix médiocre, mais qui dépassait ce qu'Eulalie avait espéré. Elle accepta : cet argent, laborieusement gagné, c'était la vie de son fils et de son mari! « Faites-nous d'autres images dans le même genre, dit le marchand, nous les prendrons toujours... »

A ce mot, qui la rassurait sur l'avenir, une joie profonde remplit son cœur, et jamais, aux jours de la fortune, semblable émotion n'avait exalté son âme.

Elle revint chez elle, et prit ses pinceaux avec une nouvelle ardeur; elle travaillait sans cesse, elle concevait de nouvelles et de plus ingénieuses combinaisons; l'amour de l'art et l'aiguillon de la nécessité la pressaient à la fois, et rien ne lui semblait impossible lorsqu'elle pensait que cet humble talent, ce labeur modeste assuraient la vie de sa famille et l'éducation de son fils.

En la voyant travailler avec tant de zèle, Léopold d'abord fut surpris; en apprenant son succès, il parut sombre, car la conscience et la vanité lui faisaient de poignants reproches, mais la sérénité de sa femme, la douceur de son accueil, le bien-être dont elle cherchait à l'entourer, firent enfin vibrer les cordes de son cœur, si longtemps muettes. Sous l'influence de la grâce délicate d'Eulalie, son caractère aigri se rassérêna; il commença à chérir ce foyer qu'elle lui rendait si doux : il s'occupa d'Olivier, il aida même quelquefois sa femme dans les préparatifs de son travail, et, stimulé enfin par le courage silencieux et constant qu'elle déployait à ses yeux, il voulut travailler pour celle qui, depuis si longtemps, travaillait pour lui. Il garda le silence sur ses projets, mais un jour, il revint joyeux, et, Olivier sur ses genoux, la main d'Eulalie dans la sienne, il dit avec expansion : « Tu ne travailleras plus seule! regarde ce papier : je suis nommé expéditionnaire au Ministère de la Justice... et j'avancerai, je te le promets!... »

Eulalie pleurait, mais c'étaient des larmes de joie : elle avait triomphé. La fortune était détruite, le luxe et les plaisirs envolés à jamais, mais les tendresses de la famille, autrefois si languissantes, s'étaient retrempées dans le malheur, et elle allait jour de la seule félicité véritable, celle qui naît d'un devoir accompli et qui s'appuie sur les plus saintes affections.

A ce bonheur si réel et si peu compris, vint se joindre plus tard la fortune : M. Guilbert et sa sœur moururent à peu d'années de distance, et tante Félicité laissa un testament par lequel elle instituait nominativement Eulalie héritière de tous ses biens, qui s'élevaient à vingt-cinq mille francs de rente. Ils en furent heureux pour Olivier, mais ils se promirent de l'élever dans l'amour du travail et dans la simplicité, afin de ne pas appuyer son bonheur sur des bases périssables et fragiles.

LE CHEVALIER DE FAVRAY

HISTOIRE D'ARTISTE

I

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que Paris est devenu le vaste centre vers lequel convergent tous les vœux, toutes les espérances, toutes les ambitions, et où le talent aspire à se révéler pour se répandre de là sur le monde entier. Au siècle dernier, il n'était pas,

comme on sait, si mince cadet de famille, n'ayant que la cape et l'épée, sa jeunesse et sa bonne mine, qui ne s'y transportât et n'essayât d'y trouver des protecteurs puissants. Les faveurs de la cour étaient une manne abondante que mille et mille solliciteurs se disputaient. Notre temps ne nous a donc rien appris de nouveau à cet égard.

C'était avec les instructions les plus minutieuses, les avis les plus prudents, et après avoir mêlé ses larmes à celles de sa mère, qu'un jeune homme de vingt-quatre ans arriva un soir à Paris, — ce Paris qui alors était si loin de la Bretagne, où le jeune homme avait passé ses premières et peut-être ses meilleures années. — Il laissait au petit manoir paternel un frère aîné qui devait un jour avoir en partage le bien assez modique des parents, et deux sœurs que le voile attendait. Le sort de chacun des enfants avait été réglé en un conseil de famille où assistaient trois baillis, deux conseillers de parlement, un juge, un sénéchal et autres personnages importants de la localité. On avait décidé qu'Antoine de Favray suivrait le sort des armes et entrerait en religion, c'est-à-dire deviendrait chevalier de Malte. Antoine était grand, bien fait, portait noblement sa tête régulière et expressive ; il avait du courage, de l'ardeur : tout promettait qu'il ferait honneur à l'ordre, où il était précédé d'ailleurs par le souvenir d'un grand-oncle. Et cependant il ne parut pas heureux de la décision prise à son égard. Il soupira ; et, rentré dans sa chambre, il ouvrit un carton où étaient renfermés soigneusement des dessins, et jeta les yeux sur ces témoignages de son goût et de son travail. On frappa doucement à sa porte. Il frémît et voulut cacher ses esquisses ; mais une voix douce le rassura, une voix qui disait presque tout bas :

« C'est moi, mon bon Antoine, moi ta petite Dorothée. »

Antoine ouvrit vivement. Sa sœur, très-émue, lui dit en pleurant :

« Tu l'en vas donc, cher frère ? »

— Oui, Dorothée.

— Et pour toujours !

— On revient de plus loin.

— Ah ! l'on ne revient guère de Paris. Il paraît que c'est si beau !... Mais il me semble que tu n'es pas trop fâché d'y aller.

— Oui et non.

— Explique-toi.

— Je voudrais pouvoir vous emporter tous et vous garder sur mon cœur ; c'est impossible. Mais j'ai trouvé le moyen de combler jusqu'à un certain point ce vide cruel. Vois-tu, ma chère sœur, ces dessins, ces croquis ?

— Ah ! ton amusement favori... sur lequel notre père t'a si souvent querellé. Et, en effet, à quoi cela sert-il de dessiner et de peindre ? surtout pour un gentilhomme qui doit porter les armes !

— Dorothée, tu raisones comme toutes les personnes qui nous entourent. Mais prends-y garde, tu ne sais pas de quoi tu parles. N'as-tu jamais été frappée par l'aspect d'un beau visage, d'une physionomie candide, image des anges ?

— Si.

— N'as-tu pas admiré quelquefois les jeux des enfants blonds, les effets du soleil sur les feuilles des arbres, l'ondulation des blés, le frémissement de l'eau qui serpente à travers les prés, les couleurs vives des fleurettes dans l'herbe ou sur les haies ?

— Si, mon bon frère.

— Sache-le donc, Dorothée : s'il y a quelque chose de sublime, c'est l'art qui saisit ces visages, ces jeux, ces rayons, ces moissons, ces ruisseaux, ces fleurs, et qui transporte à son gré tout cela sur la

toile avec une vérité surprenante, — c'est la peinture !

— Oh ! oui, tu as raison, Antoine. Mais veux-tu devenir peintre ?

— Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble l'être déjà. Du moins la peinture est-elle le rêve qui me poursuit sans cesse, et qui m'a fait trouver si courtes mes vingt-quatre premières années. Paris seul peut donner le talent, et voilà pourquoi je ne m'afflige pas entièrement d'aller à Paris.

— Je te comprends, frère ; ce que je te demande seulement, c'est un souvenir. »

De la part de son père, Antoine avait reçu des recommandations dans un sens bien opposé. La peinture y était sévèrement proscrite. Un chevalier de Malte ne saurait sans déroger s'occuper de cet art plébéien. Enfin, un petit pécule étant placé dans sa poche et sa malle étant posée sur le coche, le futur chevalier, muni en outre de quelques lettres de recommandation, était parti pour Paris, où il arriva sain et sauf, comme nous l'avons dit plus haut. Suivi d'un garçon qui s'était chargé de son bagage, il entra dans le Marais par la rue du Mesnil-Montant, traversait le boulevard en contemplant d'un œil émerveillé les bateleurs qui s'y trouvaient en nombre, et allait enfin s'établir à l'auberge du Soleil-d'Or, non loin de l'enclos du Temple, où existait alors une église desservie par un prieur et cinq chanoines qui portaient la croix de Malte.

Le lendemain, la première visite d'Antoine de Favray fut pour ces bons pères. Il était pieux, la prière lui fit du bien, car son sommeil avait été agité : être seul, être à Paris, avoir à diriger sa vie, à se créer un avenir, que de préoccupations !... Son second soin fut d'aller voir, l'un après l'autre, tous les monuments de la grande ville ; et ces courses lui prirent bien encore quelques jours, au bout desquels il se rappela, en recevant une lettre de son père, qu'il avait notamment à se présenter chez le premier ministre, le cardinal Fleury. Quelle affaire et quelle émotion ! Un premier ministre, un prince de l'Eglise, un homme qui pouvait tout !... Antoine loua un fiacre et se fit transporter chez le cardinal, qui précisément donnait audience ce jour-là. Il fut introduit dans une antichambre où il eût attendu longtemps sans que les valets dédaigneux fissent attention à lui, si un homme de bonne mine, remarquant son air timide et dépaycé, ne l'eût abordé et ne lui eût adressé la parole avec une extrême bienveillance. Au bout de peu d'instants, cet homme savait à qui il avait affaire, et ce que désirait le nouvel arrivé.

« J'ignore pourquoi, dit-il, vous m'intéressez tout particulièrement. Seul, vous auriez difficilement accès auprès de Son Eminence. Ce n'est pas que le cardinal ait la fierté superbe des grands seigneurs ; au contraire, il se souvient de la vie modeste qu'il menait dans son évêché de Fréjus ; il n'a que des revenus bornés, et il en consacre la moitié aux aumônes. Je vous garantis la bonté de son cœur. Mais il y a toujours autour d'un ministre tant de gens qui ont intérêt à empêcher les inconnus de l'approcher... On m'appelle, suivez-moi.

De Favray obéit en balbutiant un remerciement. L'émotion lui coupait la voix.

Dans un cabinet spacieux et orné de tableaux de maîtres, se trouvait le cardinal. La bonté, l'affabilité respiraient sur ses traits. Il accorda un sourire tout

particulier au nouveau venu, et un regard attentif au jeune gentilhomme qui se tenait un peu en arrière.

« Ah ! ah ! c'est vous, monsieur de Troy, dit-il en puisant quelques grains de tabac dans une boîte d'or ; je suis content de vous voir pour vous annoncer moi-même que le sujet de votre tableau de *Henri IV tenant le premier conseil de l'ordre du Saint-Esprit* a été agréé par Sa Majesté, et que vous n'avez qu'à vous mettre à l'œuvre.

Jean de Troy s'inclina respectueusement, et promit de faire tous ses efforts pour soutenir l'honneur de l'école française.

« Je suis bien sûr d'avance, dit le ministre, que vous le sauvegarderez. Au reste, j'espère que l'état de nos finances nous permettra désormais de protéger plus utilement les arts et les lettres, cet ornement d'un règne. Ce matin même, j'ai donné des ordres pour l'achèvement des bâtiments de la Bibliothèque du Roi, et j'ai fait partir pour l'Égypte et la Grèce des savants qui doivent nous rapporter des manuscrits rares. Ma matinée aura été bien remplie.

— Je m'applaudis alors, dit l'illustre peintre, d'avoir pris la liberté de faire entrer avec moi ce jeune homme qui désire remettre une lettre à Votre Éminence. Il se présente sous d'heureux auspices. »

Le cardinal reporta son regard sur de Favray qui baissait les yeux.

« Rassurez-vous, dit-il ; qui êtes-vous, monsieur ?

— Je me nomme Antoine de Favray et j'appartiens à la noblesse bretonne.

— Noblesse loyale et ferme, bien qu'un peu entichée de sa nationalité. Les Bretons sont gens que j'aime. Mais je connais votre nom : à Fréjus, il y avait en garnison un capitaine...

— Monseigneur, c'était mon père.

— C'est cela. Voyons sa lettre. »

Un secrétaire donna lecture de la lettre du comte de Favray ; et le ministre la résuma ainsi :

« Monsieur votre père désire que vous entriez dans l'ordre de Malte, cet ordre si glorieux et qui a si vaillamment défendu la chrétienté contre les infidèles. Il me prie d'aplanir pour vous toutes les difficultés. Est-ce aussi votre vœu ?

— C'est mon vœu, dès que c'est celui de mon père.

— J'applaudis à vos sentiments. Tenez pour assuré, monsieur, que vous serez bientôt admis dans l'ordre.

— Mais..., murmura Antoine.

— Qu'est-ce ?

— J'ai aussi un vœu personnel, et j'ose supplier Votre Éminence de me permettre de l'exprimer.

— Faites, monsieur. Je suis ici pour entendre tous les sujets du roi.

— Si je puis un jour être utile par mon épée et mon sang à la sainte cause de la religion, je m'estimerai trop heureux ; mais il me serait doux de passer quelques années à Paris avant d'être appelé à Malte. »

Le ministre fronça les sourcils.

« Et pourquoi ce retard ? demanda-t-il.

— Pour achever d'apprendre à Paris, où seulement j'en trouverai le moyen, l'art sublime que j'ai commencé tout seul à étudier en Bretagne, cet art qui a été la force et l'enchantement de ma vie, — la peinture !

— La peinture ! s'écria le cardinal.

— La peinture !.. répéta Jean de Troy avec stupefaction.

— Cet art que j'aimerais tant à continuer d'apprendre chez M. de Troy. »

Le peintre tendit la main à Antoine.

« Avec la permission de Son Éminence, dit-il, je vous admettrai volontiers parmi mes élèves. J'aime les vocations sincères. Ou je me trompe fort, ou votre penchant, qui s'est révélé de lui-même, est sérieux et digne d'intérêt. Tout dépendra de monseigneur.

— J'y réfléchirai, dit le cardinal ; et croyez bien, monsieur, que tout ce qui pourra s'accorder avec un goût aussi noble que le vôtre sans être contraire aux volontés de votre père ni au bien de l'ordre de Malte, je le ferai pour procurer à la France un bon peintre de plus.

II

Plusieurs années s'écoulèrent pour de Favray dans la vie la plus laborieuse et la plus retirée. Obligé de refaire des études imparfaites, et n'étant plus déjà à cet âge où la main obéissante se moule sur la pensée qui la dirige, il avait dû travailler énormément avant de commencer à être satisfait de lui. Il n'en voulait même pas croire l'indulgente amitié de Jean de Troy ; et souvent, après des essais réitérés, il détruisait son œuvre comme indigne de subsister.

L'art pouvait seulement remplir son cœur sans aliment et y suppléer cette famille absente et si éloignée, dont le souvenir avait pour l'exilé le charme triste des premières années. Ah ! qui les remplacerait, ces caresses d'une mère, cette amitié franche de deux sœurs ? Qui comblerait le vide qu'éprouve le pauvre chevalier de Malte privé de sa famille et condamné par ses vœux à n'en pas retrouver une autre ?

Vainement Jean de Troy prodiguait à son élève favori les marques de la confiance et de l'estime ; et vainement celui-ci s'était-il fait l'existence la plus laborieuse. Quelque chose d'intime manquait au chevalier qui ne revenait jamais à son modeste logis, où l'attendait sa vieille gouvernante, dame Geneviève, sans éprouver un sentiment de tristesse et de vague ennui. Telle était la disposition d'esprit où il se trouvait encore par une belle soirée d'été, lorsqu'après une longue promenade faite sur le boulevard, à l'ombre des ormes séculaires et par un magnifique clair de lune, il s'achemina le long de la rue Saint-Antoine jusqu'à son logis situé dans une petite rue adjacente. Tout se taisait, le bruit des voitures avait cessé d'ébranler les maisons, à peine quelques passants attardés se glissaient-ils furtivement le long des murailles : il n'y avait qu'un artiste ou le guet qui pût être sur pied à cette heure-là. Arrivé près de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, le chevalier crut distinguer une blanche forme qui s'enfuyait. S'étant approché des marches de l'église, il aperçut quelque chose qui ressemblait à un paquet : c'était un berceau d'osier contenant une petite fille d'un an environ, qui dormait du sommeil le plus tranquille, sans se douter, la pauvre enfant, qu'elle venait d'être abandonnée sur la voie publique par sa mère, trop pauvre apparemment pour l'élever. Ah ! il fallait qu'elle fût bien pauvre cette mère qui se privait ainsi de la vue, des baisers de l'innocente créature !

Antoine s'agenouilla, considérant l'enfant avec ce respect et cet intérêt profond qu'inspire la faiblesse.

L'enfant ne s'éveillait pas, et la mère n'était point revenue.

« Que faire ? se demanda Antoine, décidé à attendre toute la nuit s'il le fallait, mais craignant bien que ce ne fût inutile. Il avait peur aussi que l'enfant ne s'éveillât et ne prit épouvante en ne trouvant point sa mère auprès d'elle. Une idée lui traversa subitement l'esprit. — Je suis seul en ce monde, se dit-il, bien que j'aie une famille. Je me trouve condamné à la solitude, et je n'ai précisément pas ce que j'aimerais le plus, un être qui au retour m'accueille avec joie et pour l'amour de qui je travaille. Qui sait si Dieu n'a pas voulu me prendre en pitié en mettant sur mon passage ce petit être faible qui a besoin d'être secouru, et si la bonne action que je puis faire en faveur de cet enfant abandonné ne me sera plus largement payée par la tendresse et la reconnaissance ? »

Il songea à sa mère, qui l'avait tant aimé ; il songea à ses sœurs Dorothee et Charlotte ; et, prenant le berceau sous son bras, avec autant de précaution que s'il eût eu l'habitude des fonctions de la paternité, il l'emporta en toute hâte. Les bornes de ce récit ne nous permettent pas d'énumérer les exclamations, les *si*, les *mais* de dame Geneviève qui se lamentait d'avoir à remplir avec un gobelet de lait le métier de nourrice, ni les éloges qu'elle faisait de la charmante figure et de la gentillesse de l'enfant. Au demeurant, dame Geneviève finit par s'habituer à sa charge nouvelle et même par en être tellement satisfaite, qu'elle ne se lassait pas de s'extasier sur l'enfant et eût voulu se persuader à elle-même que c'était sa propre fille. Pour donner un nom à la petite on chercha sur l'almanach la sainte du jour où elle avait été recueillie, on trouva au 10 juillet *Sainte Félicité*.

En conséquence, la petite fut appelée Félicité ; et comme si le bonheur entraînait dans la maison avec mademoiselle Félicité, de ce jour le peintre sentit doubler son talent.

« Je suis tranquille en vous quittant, lui dit Jean de Troy qui se rendait à Rome, où il mourut en 1751 ; vous êtes à présent un artiste consommé, et je vous certifie que vous tiendrez votre place à l'Académie royale de peinture. »

III

Un vaisseau parti de Marseille allait, après avoir doublé la Sicile, atteindre l'île de Malte et toucher au port de La Vallette, capitale moderne de cette île. Déjà apparaissaient, se découpant sur un ciel toujours pur et ardent, les dômes, les coupoles, les tours des églises, celles de Saint-Jean surtout, qui renfermait avec fierté les tombeaux des chevaliers les plus célèbres, ces nobles défenseurs de la Croix, et était décorée des dépouilles arrachées aux Musulmans. Le vaisseau entra dans le grand port, et bientôt ses passagers eurent mis pied à terre.

Sur le pont s'était établi un homme au visage noble et plein de dignité. Cet homme était rêveur et promenait son regard autour de lui avec une expression qui ne ressemblait en rien à l'impatiente curiosité des voyageurs ordinaires. Quand il dut descendre, il tourna lentement la tête en arrière, comme pour envoyer un dernier regret à la France, puis il suivit ses compagnons de voyage.

« Attendez-moi, je vous prie, seigneur chevalier, lui dit courtoisement le capitaine, il s'agit d'attendre, qui durant toute la traversée lui avait témoigné beaucoup d'égards. Je veux avoir l'honneur de vous conduire moi-même au palais de Son Excellence le Grand-Maitre ; et sitôt que j'en aurai fini avec les derniers ordres à donner... »

— C'est bien, dit le chevalier. Avec mes crayons et mon calepin j'ai toujours de quoi m'occuper. Vous me trouverez à cette place. »

Il montra un bloc de bois sur lequel il s'assit pour dessiner quelques-unes de ces figures de Maltais et de Maltaises si vives, si colorées, si originales avec leurs chapeaux en cône, leurs vestes bariolées, leurs coiffes plates et leurs jupes d'un ton éclatant. Du ciel brumeux sous lequel il avait vécu, il se trouvait transporté au sein d'une atmosphère lumineuse et embrasée, et rien de ce qu'il voyait maintenant, visages, costumes, pays, rien ne ressemblait à ce qu'il avait toujours vu. C'était l'avant-gout de l'Orient. Tout entier à son œuvre, l'étranger ne remarquait pas que deux ou trois fois une jeune femme, couverte d'une mante à l'espagnole et suivie d'une négresse qui tenait dans ses bras un petit garçon, avait passé derrière lui et s'était arrêtée en s'abritant sous son large parasol de soie blanche. L'artiste ne se retourna qu'à un cri joyeux poussé par le petit garçon. Apercevant alors la mère, en qui tout dénotait une femme de qualité, il se leva et la salua avec empressement, tandis que la dame rougissait d'être surprise en flagrant délit de curiosité.

Le capitaine avait rejoint l'étranger et l'emmena en lui disant :

« Vous ne vous doutez pas, monsieur, du nom et du rang de la personne qui vient d'échanger un salut avec vous. C'est dona Carmen de Herrera. Son mari, général espagnol, est mort dans l'île de Malte, et dona Carmen a voulu y rester pour ne pas s'éloigner du mausolée de marbre qu'elle a fait élever dans une de nos églises. Cette jeune veuve est très-adonnée aux bonnes œuvres. »

— Il est donc dans la destinée humaine, dit l'étranger, que la plupart de ceux qui s'aiment soient séparés ici-bas !... »

Puis il garda tristement le silence jusqu'à ce qu'il fût arrivé au palais du Grand-Maitre. Là, en présence du chapitre assemblé, il fut reçu *chevalier de justice*, conformément à son ancienne noblesse, et, mettant ses mains sur le missel, il fit sa profession en ces termes :

« Je, Antoine de Favray, fais vœu et promesse à » Dieu Tout-Puissant et à la bienheureuse Sainte- » Marie toujours vierge, mère de Dieu, et à Saint- » Jean-Baptiste, de rendre dorénavant, moyennant la » grâce de Dieu, une vraie obéissance au supérieur » qu'il lui plaira de me donner et sera choisi par notre religion, de vivre sans propre et de garder la » chasteté. »

Le frère servant qui l'assistait répondit :

« Nous vous reconnaissons pour serviteur de messieurs les pauvres malades, et consacré à la défense de l'église catholique. »

Oui, c'était Antoine de Favray, à la fois chevalier de Malte et peintre ; Antoine de Favray, qu'un ordre

obtenu par la dernière volonté de son vieux père avait envoyé à Malte, et qui fût allé à Malte avec l'impatiente ardeur de l'artiste s'il n'eût laissé derrière lui la petite Félicité, son charmant trésor de dix ans, l'enfant trouvée de l'église Saint-Paul-Saint-Louis!

A peine était-il installé en sa nouvelle demeure, occupé déjà du soin de s'y ménager un atelier, qu'il reçut de dona Carmen un billet plein de grâce, l'invitant à venir prendre le chocolat le soir avec quelques amis de la maison. Le chevalier se rappela tout ce que le capitaine lui avait dit de la vertu aimable de dona Carmen; il accepta. Quand il arriva au *patio* ou salon d'été, revêtu de marbre et garni d'étoffes légères : dona Carmen, vêtue d'un riche costume, allait au-devant de trois dames maltaises couvertes encore de longues capes noires; d'autres dames étaient sur le côté de la salle, et des cavaliers causaient ou faisaient de la musique, tandis qu'une jolie camériste agaçait avec une orange le petit Pepito, l'enfant de dona Carmen. Une franche gaieté animait la réunion, où l'arrivée du seigneur français produisit beaucoup d'effet. Les plus notables gentilshommes de l'île s'empressèrent autour de lui; et quant à la maîtresse de la maison, elle fut d'une bonté parfaite et s'empara de l'étranger pour l'initier aux mœurs et usages de Malte. Après l'avoir écoutée attentivement, le chevalier dit :

« Il n'y a que vous, madame, de qui vous n'avez point parlé, et cependant ce serait pour moi le chapitre le plus intéressant.

— Je ne demande pas mieux, répondit dona Carmen, que de satisfaire votre curiosité. A peine suis-je hors du deuil de veuvage : après plusieurs années de l'union la plus heureuse, j'ai eu la douleur de perdre mon mari, dont le souvenir vivra toujours dans mon cœur. Cette perte m'a fait comprendre le vide du bonheur de ce monde, et j'ai résolu de me consacrer à l'éducation de mon fils, puis de me retirer dans un couvent sitôt que Pepito sera devenu un homme. Ce sera le port où je m'estimerai heureuse d'aborder. Vous le voyez, chevalier, je vous ai fait mes confidences, et c'était vous donner une grande preuve d'estime : maintenant, j'attends les vôtres. »

De Favray était ému en considérant avec son œil d'artiste cette femme si jeune encore, si belle et si simple dans l'opulence, qui n'aspirait qu'à la retraite et au recueillement, tandis qu'en apparence elle était tout entière à ses visiteurs. Il jugea qu'il devait obéir aux prières de dona Carmen et il retraça le cours de sa double existence de peintre et de chevalier. Il arriva au moment cruel où il avait dû se séparer de son enfant d'adoption.

« Si vous saviez, dit-il, comme ma petite Félicité était une ravissante créature !.. Sa grâce, sa gentillesse, sa figure charmante, sa douceur, tout s'unissait pour la parer et me faire bénir le moment où j'avais trouvé et emporté ce trésor. Étais-je triste, son regard me consolait; fatigué, sa chansonnette était pour moi une distraction, un soulagement; éloigné, je trouvais moins longue la course qui me rapprochait d'elle. Félicité avait dix ans, et déjà sa petite main maniait le crayon avec dextérité. Un ordre de départ immédiat m'est arrivé... Partir, oh ! partir pour toujours, peut-être, et laisser derrière moi mon enfant chérie !.. Eh bien, madame, j'ai consommé ce douloureux sacrifice, j'ai obéi au devoir, et j'ai conduit Fé-

licité chez les dames bénédictines du Saint-Sacrement, mes voisines de l'hôtel de Thévenot.... Félicité est à Paris, et moi je suis à Malte ! »

Il s'arrêta : des larmes étaient dans sa voix comme dans ses yeux. Dona Carmen l'avait écouté avec une muette compassion.

« Je m'applaudis, dit-elle, de ce que le hasard m'a mise sur votre chemin. Au moins serez-vous sûr d'avoir une amie, une amie véritable dans votre nouvelle patrie. Nous parlerons souvent de votre Félicité. Un jour vous la reverrez, quand vous serez rendu à la France.

— Ah ! ce jour brillera-t-il jamais ?.. »

Dès le lendemain, le chevalier se mit à exécuter un projet qui la veille lui était venu en tête. C'était de retracer la première scène dont il avait été témoin en entrant dans le salon. Il commença son tableau d'une *Visite de dames maltaises* (1). Ce travail lui fit du bien, comme tout travail qu'on entreprend et qu'on poursuit avec cœur.

Quand le tableau fut achevé, de Favray l'envoya à dona Carmen, en lui écrivant : « Daignez accepter cet ouvrage, au nom de Félicité. »

Quinze ans s'écoulèrent, remplis pour le chevalier par ses fonctions militaires et par l'exercice de son art; par quinze ans d'une existence laborieuse et digne. Au bout de ce temps, il reçut la permission de retourner en France. Précisément, Pepito venait d'être déclaré majeur et mis en possession de sa fortune. Le chevalier se préoccupait des adieux qu'il aurait à adresser à l'excellente dona Carmen, lorsqu'il reçut d'elle le billet suivant :

« Je sais que vous allez partir et j'en suis heureuse » pour vous. Mon œuvre maternelle est accomplie, » j'entre au couvent. Adieu; je prierai en me souve- » nant de votre bonne amitié. Je vous renvoie votre » beau tableau : acceptez-le de moi, au nom de Fé- » licité. »

IV

Comme le cœur battait à Antoine, lorsqu'il sonna à la porte des dames bénédictines, le jour même où il était de retour à Paris ! Rien ne l'avait instruit du sort de sa fille adoptive. Il se demandait avec anxiété si Félicité vivait encore, après tant d'années d'absence. Et, dans le cas où elle vivrait, n'était-il pas probable que, ne voyant plus son protecteur, elle se serait déterminée à prendre le voile ? Alors ce serait une autre séparation, une séparation éternelle. C'était son bien le plus cher qu'il venait réclamer, sa consolation dans un âge déjà mûr, sa famille entière à lui qui n'avait plus de famille. Il fallut qu'il se nommât pour qu'on le reconnût, et alors il nomma Félicité...

« Montez au parloir, monsieur le chevalier, dit la sœur tourière; mademoiselle Félicité va s'y rendre. »

O bonheur ! Félicité vivait toujours !.. La moitié de la crainte était évanouie. Qu'importe si sa fille adoptive s'est retirée du monde... Elle vit, c'est assez pour celui qui lui a consacré tant d'affection.

(1) Ce tableau, dont la gravure est jointe au numéro de ce mois, se voit dans le musée français du Louvre.

Une porte latérale s'est ouverte. Une jeune fille paraît, les yeux baissés. Elle ignorait qui pouvait demander à la voir. Elle lève son regard et jette un cri, un de ces cris de joie et de tendresse qui doivent faire tressaillir les anges :

« Mon père!.. mon bon père!.. c'est vous! Oh! j'avais raison d'écouter mes pressentiments. Mon cœur me disait que vous reviendriez, que vous me seriez rendu. Que je suis heureuse!.. c'est vous, enfin! Vous resterez, n'est-ce pas? Vous ne repartirez pas? Nous ne serons plus séparés? »

— Non, mon enfant. Mais laisse-moi donc te contempler. Quelle différence! Quand j'ai dû quitter la France pour aller habiter Malte, tu n'avais que dix ans...

— Et maintenant, mon père, j'en ai vingt-cinq. Je commence à me faire vieille. »

De Favray ne put s'empêcher de sourire devant cette vieillesse rose et charmante.

— Que dirais-je donc de moi qui marche vers la soixantaine?

— Je l'ignore; mais si vous avez besoin de soins, les miens ne vous manqueront pas.

— Eh quoi! Félicité, voudrais-tu te consacrer à moi, et n'étoufferais-tu pas, dans mon intérêt, une pensée plus élevée?

— Laquelle?

— Celle de te vouer au service de Dieu?

— Dieu m'a dicté la reconnaissance envers mon bienfaiteur, et c'est la reconnaissance qui me fait un devoir de remplir mon rôle de fille dévouée, maintenant que mon père est revenu. Ah! je vous attendais. »

Les yeux de Favray se mouillèrent de douces larmes.

« Que de choses vous aurez à me raconter! reprit Félicité. Et vos ouvrages, que j'aurai de plaisir à les voir! Quand vous peindrez, je vous tiendrai compagnie avec mon travail; et quand vous serez las, je vous jouerai du clavecin. »

— Allons, dit gaiement le chevalier, nous recommençons la vie.

Ils s'installèrent dans l'ancien logis, qui, par hasard, se trouvait inoccupé. Le chevalier croyait reprendre son passé avec ses habitudes. Il n'y avait que la fidèle Geneviève qui manquait : Geneviève n'existait plus. Le meilleur accueil fut fait à M. de Favray par le duc de Choiseul, alors premier ministre. Le duc insista beaucoup pour obtenir le tableau de la *Visite des dames maltaises*, dont il avait entendu parler avec de grands éloges par Drouais, Oudry, Joseph Vernet, Vien et Doyen. L'artiste refusa.

« Ce n'est pas un tableau, dit-il, monseigneur, c'est un souvenir religieux. »

— Vous repoussez mes offres, dit le ministre avec une grâce exquise; mais j'espère que vous me per-

mettrez de vous faire nommer membre de l'Académie royale de peinture. »

Dans sa modestie, le chevalier hésitait; mais il songea au plaisir que cette nomination causerait à Félicité, et il accepta.

Bien des années se passèrent encore dans le cercle d'une existence simple, calme et occupée. Le souffle de 1789 commença à agiter les esprits : on était à la veille d'une révolution qui ébranla le monde, et le chevalier avait atteint quatre-vingt-trois ans. Félicité n'était plus la fraîche pensionnaire des bénédictines : c'était maintenant la femme grave et âgée aussi, mais toujours dévouée, toujours simple et consacrée au devoir. Les épreuves étaient arrivées. Félicité sentit qu'elle s'en allait de la vie, et qu'une toux opiniâtre usait ses forces suprêmes. Le chevalier sentit que la lumière quittait peu à peu ses yeux; accablé doublement, car sa compagne lui serait retirée, et sans doute aussi il perdrait son unique plaisir, la possibilité de peindre. Ces tristes prévisions se réalisèrent presque à une date fixe. Quand le dernier moment fut venu pour Félicité, cette digne fille fit venir M. Greuze, qui s'était montré le meilleur ami du chevalier.

« Bientôt, lui dit-elle, M. de Favray sera bien seul; j'ose le recommander à vos bons soins; vous avez des enfants : puisse votre excellente famille me continuer auprès de mon protecteur... — Cher père, je vous remercie encore une fois des sacrifices que vous avez faits pour moi, de la tendresse si touchante que vous avez accordée à l'orpheline... Cette séparation ne sera pas aussi longue que la première. Prenez courage, ménagez votre vue, pensez à moi... Et ne nous disons pas adieu, puisque nous devons être réunis!.. »

Par une grâce céleste, le chevalier conserva l'usage de ses yeux tant qu'il put les fixer sur le doux visage de Félicité. Quand tout fut consommé, le peintre éprouva un instant de vertige, s'assit dans son grand fauteuil avec le secours de Greuze, et dit :

« Je suis aveugle. »

Greuze jeta un cri d'effroi. Mais de Favray était calme.

« J'y étais résigné d'avance. Je n'ai plus besoin de rien voir, à présent qu'il m'est interdit de voir Félicité. Ecoutez, ami. Jusqu'à ce jour j'avais voulu conserver le tableau qui m'a été demandé tant de fois, et qui peut après moi être placé au Louvre. Le moment est arrivé où je dois me détacher de toutes choses... Prenez ce tableau, emportez-le; je vous le confie. Je n'ai plus besoin des images visibles : désormais je ne vivrai plus qu'avec des souvenirs. »

Trois mois après, le vœu de Félicité se réalisait. Antoine avait guidé sur la terre sa fille adoptive : la fille adoptive montrait à son père le chemin du ciel.

ALFRED DES ESSARTS.

LES AMES PRISONNIÈRES

CONTE SEMI-FANTASTIQUE.

I

Le village de Tenburg, en Hollande, est situé sur le

bord de la mer, et sa population se compose exclusivement de pêcheurs. Presque tous sont pauvres, ne vivant que de leur périlleuse industrie, à laquelle ils

ajoutent ce qu'ils peuvent tirer des débris des navires que la tempête jette assez fréquemment sur la côte.

Il y eut pourtant jadis, parmi ces pauvres gens, un homme fort riche, dit la tradition. Pourquoi continuait-il néanmoins d'habiter un hameau si chétif ? On ne le sait pas au juste ; mais cela peut s'expliquer par l'amour du sol natal, amour inné chez tous les bons cœurs, et assez désintéressé pour préférer la patrie la plus misérable à tout autre pays.

Quoi qu'il en soit, l'homme dont nous parlons, et qui était à Tenburg une véritable anomalie, se nommait André. Non-seulement il avait une maison spacieuse, commode, et contenant tout ce qui est propre à rendre la vie douce et agréable ; mais, de plus, un bonheur constant le suivait en toutes choses. Il n'entreprenait rien qui ne lui réussit au delà de ses souhaits. Lui et sa femme, bien qu'ils fussent tous deux parvenus à un âge très-avancé, jouissaient d'une santé robuste. Leurs enfants et leurs petits-enfants, tous bien portants et prospères, les entouraient des soins les plus affectueux.

La plupart des habitants du village professaient pour le père André une estime, une sympathie et un respect sincères, sentiments auxquels la reconnaissance n'était pas étrangère ; car à peine en était-il qui n'eussent, de manière ou d'autre, éprouvé sa bienfaisance. Mais personne, même parmi les plus anciens du pays, ne connaissait la source de sa richesse et l'origine de sa prospérité. Quelques envieux — on en voit partout — allaient bien clabaudant en sourdine contre lui, et disant qu'il avait été jadis pirate et vivait maintenant du bien de ceux qu'il avait dépouillés, ou qu'il avait fait un pacte avec le malin esprit et vendu son âme pour quelques sacs d'écus.

Quant au père André lui-même, il laissait les mauvaises langues s'escrimer en pure perte contre sa réputation, et lorsque des étrangers lui adressaient directement ou indirectement des questions sur sa vie passée, sur les aventures de sa jeunesse, il y répondait d'une manière évasive ou n'y répondait point du tout. Sa femme et ses enfants ne s'expliquaient pas davantage, et les curieux avaient dû renoncer, quelque dépit qu'ils en eussent, à découvrir ce mystère impénétrable.

André et sa femme moururent presque centenaires, ou plutôt ils s'éteignirent à peu de jours l'un de l'autre, et tous leurs enfants s'étant partagé l'héritage, quittèrent le village, à l'exception d'un seul, qui resta possesseur de la maison. Soit que celui-ci fût moins discret qu'André, soit que son père, avant de mourir, l'eût autorisé à divulguer le secret de sa fortune, il ne résista pas longtemps aux instances que lui firent ses amis pour être enfin éclairés à ce sujet.

Un soir que les plus intimes d'entre eux avaient soupé chez lui et l'avaient pressé plus vivement de satisfaire leur curiosité :

« Écoutez-moi donc, leur dit-il, et sachez à quelle merveilleuse circonstance mon père a dû son bonheur et le nôtre. Voici comment il nous a lui-même raconté son histoire :

« — Je n'ai pas toujours joui, mes enfants, de la fortune que je possède à présent, et qu'il m'est donné de vous faire partager. Il fut un temps où j'étais aussi pauvre, aussi dénué de toute ressource que le plus misérable des habitants de ce hameau. Ma jeunesse s'est écoulée péniblement au sein de l'adversité.

J'avais beau travailler et me donner de la peine, je ne pouvais parvenir à gagner ce qu'il fallait pour satisfaire mes modestes besoins : il semblait qu'un mauvais génie fût attaché à mes pas et acharné à me nuire. Je voyais l'âge mûr approcher ; les mois et les années s'écoulaient sans apporter aucune amélioration dans mon existence.

» Un soir, je sortis de ma chaumière, et, ainsi que je faisais souvent, je m'en allai à une certaine distance du hameau, là où la plage s'étend si loin qu'on ne voit que la mer, le ciel et le sable.

La mer était calme et unie comme un miroir ; il me semblait ne l'avoir jamais vue aussi tranquille. Aucun pli ne ridait son immense surface : aucune voile, aucun bateau ne se montrait ni de loin ni de près ; le ciel au-dessus de ma tête n'était pas moins limpide que l'Océan ; aucun nuage n'en tachait l'azur pâle et profond. Le soleil couchant le brunissait seulement à l'horizon, et son disque reflété par les eaux colorait d'une teinte dorée le sable de la plage et les maigres bruyères des dunes.

» Je m'avançai vers une vieille carcasse de navire naufragé qui gisait sur la côte. Je m'appuyai contre un des montants pourris, et, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur l'Océan, je demeurai immobile et absorbé dans mes méditations.

» Cependant le soleil se couchait ; la moitié de son disque était déjà cachée derrière l'horizon ; le crépuscule s'étendait autour de moi, et une brise légère s'élevait, amenant l'écume phosphorescente des vagues jusqu'après de l'épave contre laquelle je m'appuyais. Après avoir savouré quelques instants ces fraîches et bienfaisantes émanations du soir, qui apaisèrent un peu la fièvre dont j'étais agité, je reprenais le chemin du village, lorsque mes regards furent tout à coup frappés par un objet bizarre.

» Une petite flamme très-vive voltigeait au milieu du vieux squelette de navire duquel je venais de m'éloigner ; elle montait et descendait alternativement avec une grande rapidité, et l'éclairait de sa lumière bleuâtre.

» Je puis dire que, dans les mille dangers que j'ai traversés en ma vie, je n'ai jamais connu la peur ; et, malgré la nuit et la solitude qui m'environnaient, l'émotion que j'éprouvai alors ne fut pas de la frayeur, mais un étonnement profond, un saisissement religieux, et l'attente de quelque chose de plus extraordinaire encore. Cette attente ne fut pas trompée.

» Je regardai attentivement le jeu de la petite flamme, et je remarquai que de temps en temps elle abandonnait l'épave, s'élançait à une distance assez considérable en rasant presque les flots, s'arrêtait un instant au-dessus de la pleine mer, puis revenait voltiger au milieu des ais à claire-voie du bâtiment naufragé.

» J'avais bien entendu dire plusieurs fois par les pêcheurs et les matelots que de semblables apparitions indiquent la présence de trésors abîmés au fond de la mer ; mais je ne me sentais point l'envie de vérifier par moi-même la réalité de ces histoires ; et, toute réflexion faite, je pris le parti de me retirer et de laisser la flamme bleue continuer ses évolutions. Je venais donc de me remettre en marche pour regagner mon logis, lorsque j'entendis très-distinctement une voix grave et plaintive prononcer mon nom.

» Je m'arrêtai de nouveau pour regarder derrière

moi, et je vis un vieillard dont le visage pâle et maigre était tourné de mon côté. Il m'était inconnu et portait un costume étranger. Ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression suppliante. J'hésitai quelques instants à lui adresser la parole, voyant bien que j'avais affaire à quelque habitant de l'autre monde, et ne sachant si ce n'était pas un émissaire de Satan. Après m'être bien consulté, néanmoins, je crus pouvoir me fier à sa mine, qui n'avait rien d'offensif, et, me promettant de tenir bon contre les tentations, je me décidai à lui demander ce qu'il me voulait et pourquoi il m'avait appelé; ce que je fis d'un ton d'assurance dont je ne fus pas mécontent.

» — André, me répondit-il, tu viens de te plaindre de ce que le sort t'a refusé la richesse; hé bien, je te ferai riche, moi, si tu veux consentir à ce que je vais te demander.

» — Oh! oh! me dis-je en moi-même, je te vois venir, mon gaillard; et j'avais raison de me méfier de toi: tu m'offres la richesse, que tu ne me donnerais sans doute point, pour me pousser à quelque mauvaise action qui te livrerait mon âme; mais va, tu as affaire à un bon chrétien qui tient à son salut, et à un loup de mer qui ne craint point tes sortilèges, et ne se laissera pas prendre à tes ruses.

» Puis j'ajoutai tout haut assez brusquement et en faisant le signe de la croix: « Que t'importe ma pauvreté, maître? Si j'ai souhaité la richesse, ce n'est pas à toi que je l'ai demandée; et s'il m'est pénible de rester pauvre, ce n'est pas au point que, pour un empire, je voulusse cesser d'être honnête homme.

» A ma grande surprise, mes paroles ne paraissaient produire sur le vieillard d'autre effet que d'augmenter la tristesse dont son visage blême portait l'expression. Il secoua la tête en souriant d'un air mélancolique, et reprit du même son de voix grave et doux:

» — Tu te méprends sur mes intentions, mon fils. Je ne suis point, comme tu le crois, un mauvais génie; je ne tends point de piège à ta bonne foi, et tu peux te fier à ma parole. Prends cet anneau comme gage de ma promesse, et au milieu de la troisième nuit qui suivra celle-ci, plonge sans crainte dans la mer; à une portée de fusil du rivage. Au fond, tu trouveras trois pots retournés. Va droit à celui du milieu, et soulève-le sans t'inquiéter de ce qui se passera autour de toi; puis remonte aussitôt à la surface de l'eau et regagne le rivage. Tu y arriveras sain et sauf, pourvu que tu ne t'arrêtes à rien de ce que tu verras et entendas. C'est l'âme d'un noyé qui est prisonnière sous ce vase et que je te supplie de délivrer. Sois certain qu'après avoir accompli cette bonne œuvre, tu en recevras la récompense; que ni toi ni les tiens ne connaîtrez désormais la douleur et les privations en ce monde, et que ton salut dans l'autre, loin d'être compromis, n'en sera que plus assuré.

» Après avoir prononcé ces paroles, et sans attendre ma réponse, l'inconnu disparut, laissant sur la pièce de bois où il s'était assis, un anneau tout terni par la vétusté.

» Malgré l'air de bonne foi que j'avais cru reconnaître dans ces discours, je ne trouvai pas sage d'y obéir, car ce pouvait être, de la part du malin esprit, un raffinement de ruse pour m'attirer dans ses filets. Je repris le chemin de ma cabane, enchanté de la victoire que je croyais avoir remportée sur l'ennemi du genre humain.

» Pendant les trois jours qui suivirent, je pensai plus d'une fois à l'apparition du bord de la mer; mais j'en vins peu à peu à me persuader que j'avais rêvé tout éveillé; je me gardai bien d'en parler à personne, de peur qu'on ne me rit au nez et qu'on ne me traitât de visionnaire ou de sorcier; et la nuit venue où le vieillard m'avait dit de faire un plongeon dans la mer, je ne bougeai du logis et dormis comme une souche sur mon grabat.

» L'année qui s'écoula après cette étrange aventure ne fut pas pour moi moins désastreuse que les précédentes. Il n'est chose fâcheuse qui ne m'arrivât contre toute prévision. Je fus d'abord arrêté à cause de ma ressemblance avec un voleur qui avait su se soustraire aux recherches de la justice; on me mit au cachot, on me fit subir la question, et l'on me traita d'autant plus durement, que, fort de ma bonne conscience, j'avais voulu résister aux gens qui étaient venus pour me saisir. Ce fut seulement après quatre mois de souffrances, que le vrai coupable ayant été retrouvé, on me remit en liberté. En sortant de prison, je fus pendant longtemps en proie à la plus affreuse misère. Repoussé de tous comme si j'eusse été réellement un malfaiteur, je pris du service à bord d'un navire suédois; mais la première fois que j'y fis la manœuvre, je tombai du haut du grand mât sur le pont, et me cassai une jambe. On me transporta dans un hôpital où je passai trois mois entre les mains de chirurgiens inhabiles qui me firent souffrir mille tortures pour ne me remettre la jambe qu'à demi. Lorsqu'ils me lâchèrent, j'étais incapable de travailler. Je revins au pays en boitant et en mendiant, sans autre idée que de laisser au moins mes os sur ma terre natale.

» Un soir, — c'était une année après ma rencontre avec le fantôme, — je ne sais quelle fantaisie me prit d'aller rêver au passé, à l'avenir peut-être, sur la plage solitaire.

» Le temps n'était pas calme et serein comme la première fois; au contraire, la tempête grondait au ciel et sur l'Océan; les vagues se brisaient en mugissant sur la plage; le vent soufflait avec force, et l'on eût dit qu'il allait achever la destruction de la vieille charpente du navire échoué. Il était presque nuit close, et c'est à peine si l'on distinguait encore les masses de nuages sombres qui couraient dans l'atmosphère et rasaient la cime des falaises. Des gouttes de pluie tombaient de temps à autre sur mon visage; tout était lugubre et menaçant au-dessus et autour de moi. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu une journée finir aussi tristement, et j'éprouvais une sorte de joie farouche à voir la nature se mettre ainsi à l'unisson de la sombre agitation à laquelle mon âme était en proie.

» Je livrais avec plaisir mon visage au souffle humide du vent, et je regardais les vagues tumultueuses avec une véritable sympathie. Bien plus, je me sentais attiré par elles. Il me semblait que leurs grondements voulaient me dire: « Viens, toi qui souffres, toi que la terre repousse, viens chercher au milieu de nous le repos et l'oubli. »

» Je m'avançais d'un pas rapide vers la mer, en proie à une sorte de vertige; déjà l'écume rejaillissait sur moi, et les lames se dressaient au-dessus de ma tête, avant de s'abattre sur le sable. Encore quelques pas et j'allais être englouti. Je m'arrêtai soudain.

» La même voix que j'avais entendue une année auparavant, à pareille heure, avait prononcé mon nom; et en me retournant, je vis le même spectre assis sur l'épave. Je revins vers lui avec moins de répugnance que je n'avais fait jadis, et je l'entendis avec une joie secrète me répéter sa proposition. Pourtant j'hésitais à lui répondre; mais lui, comme s'il eût su lire au fond de mon âme et qu'il eût été sûr d'avance de mon consentement, n'attendit point que je me décidasse, et disparut, laissant encore son anneau sur un fragment de rocher.

» Un éclair d'espérance passa dans mon esprit.

» — Après tout, me dis-je, que risqué-je en tentant l'aventure? La vie est pour moi peu de chose, et il ne s'en est guère fallu que je ne m'en défilasse tout à l'heure; pourquoi donc ne la jouerais-je pas contre la seule chance de salut qui me reste?

» Je pris l'anneau et le passai à mon doigt.

» J'attendis la troisième nuit avec une anxiété pleine d'impatience, et lorsque onze heures et demie sonnèrent à l'église du village, je me dirigeai rapidement vers la plage. La mer était calme et la nuit sereine. Je m'agenouillai sur le sable, j'adressai au ciel une courte prière, puis je m'élançai dans les flots. Arrivé à la hauteur que le vieillard m'avait indiquée, je plongeai résolument... Il me serait difficile d'exprimer ce qui se passa alors... Je pénétrai rapidement et sans effort dans la profondeur de la mer; plus je m'enfonçais, moins je sentais l'humidité; ma respiration, comprimée pendant quelques secondes, redevint graduellement libre; les ténèbres qui m'environnaient se dissipèrent peu à peu. Enfin je me trouvai dans une prairie couverte d'une riche verdure, et dont l'herbe était une algue marine telle que je n'en avais point encore vue; elle était émaillée de perles et de coquillages brillants, et parsemée de grands arbres dont le tronc et les branches ressemblaient à du corail; la température qui régnait dans ce lieu était douce et fraîche; la lumière qui l'éclairait n'était pas d'une blancheur éblouissante comme celle du soleil, mais tempérée par un léger reflet d'azur. Ce séjour me parut enchanteur. Il était, en outre, plein de mouvement et d'animation. Des bandes joyeuses de faucheurs travaillaient avec ardeur à couper l'herbe et à en former des meules; et tout en travaillant, ils chantaient un hymne à la louange de Pondine dont ils étaient les serviteurs.

» Je fus bien tenté de me mêler à eux et de les interroger, mais je me rappelai l'express recommandation du vieillard, et je marchai devant moi sans m'arrêter. Je dois ajouter, du reste, que ces faucheurs ne faisaient aucune attention à moi, et ne semblaient même pas s'apercevoir de ma présence. Je ne tardai pas à remarquer, à peu de distance de moi, trois urnes retournées. Je hâtai le pas, et dès que je fus à portée, je saisis celle du milieu et je la renversai. Une fumée qui me suffoqua presque, puis une flamme très-vive s'en échappèrent aussitôt.

Au même instant, tous les travailleurs s'élançèrent vers moi en poussant des grands cris et en brandissant leurs faux et leurs fourches. Je m'enfais éperdu et j'arrivai devant un magnifique palais tout resplendissant de cristal et de pierres précieuses. Une jeune femme richement vêtue en sortit. Elle était d'une rare beauté et de l'air le plus doux et le plus majestueux à la fois qu'on puisse imaginer. Elle leva son sceptre de

corail, et ceux qui me poursuivaient s'arrêtèrent et se turent; puis en me souriant avec grâce, elle me fit signe de venir à elle. Je m'étais arrêté en la voyant; je fis un mouvement pour obéir à son invitation; mais je me rappelai encore la recommandation du vieillard... Ne sachant plus alors de quel côté me tourner, je fis un violent effort comme lorsqu'on est en proie à un mauvais rêve et qu'on veut se réveiller. Je me sentis incontinent comme enlevé par dessous les bras; l'eau m'enveloppa de nouveau en bouillonnant à mes oreilles; je revins à la surface et me remis à nager vigoureusement vers le rivage. A peine y fus-je arrivé que je tombai évanoui: la fatigue et l'émotion que je venais d'éprouver avaient épuisé mes forces.

» Lorsque je repris l'usage de mes sens, le jour commençait à poindre. Je me levai transi de froid et je regardai autour de moi. Le vieillard était debout sur un rocher. Son visage n'avait plus la même expression chagrine que je lui avais vue à ses deux premières apparitions. Il leva son doigt pour me faire entendre que j'eusse à lui rendre son anneau; il me montra à ses pieds un gros sac de cuir, et disparut après avoir étendu ses mains sur moi comme pour me bénir.

» Je m'approchai du rocher, j'y déposai l'anneau et je saisis le sac que, malgré sa pesanteur, j'emportai, en courant, dans ma cabane. Là seulement je l'ouvris, et quelle ne fut pas ma joie en le trouvant plein de belles pièces d'or!... Mais ce trésor n'était rien auprès de la récompense qui m'attendait encore. Car puis-je considérer autrement le bonheur que je n'ai cessé de goûter depuis ce jour et les succès qui ont couronné toutes mes entreprises?

» Je fis quelques voyages d'où je rapportai de nouvelles richesses; puis j'épousai votre bonne mère, je me fis bâtir cette maison et je me fixai dans ce village, où je n'ai, Dieu merci, à quelques exceptions près, que de bons camarades et de fidèles amis.

» J'ai de plus la satisfaction, mes chers enfants, ajouta mon père en terminant, de vous voir tous en bonne santé, en pleine prospérité, et, ce qui est plus important, de penser que vous êtes d'honnêtes gens, aimant Dieu, vos vieux parents et votre prochain. Nous pouvons donc mourir en paix maintenant, votre mère et moi, en vous bénissant et en remerciant le ciel des bienfaits dont il nous a comblés.»

II

L'histoire merveilleuse du père André ne tarda pas à se répandre dans le village. Grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes la commentèrent à l'envi, chacun à sa façon et selon ses idées. Que beaucoup l'aient accueillie avec incrédulité, cela est probable. Quoi qu'il en soit, plus d'un, après en avoir gougailé tout haut, se dit à part lui :

« Plût au ciel qu'il m'en arrivât autant! Un plongeon à faire et un pot à retourner, ce n'est pas la mer à boire, et la richesse, le bonheur valent bien qu'on les achète à ce prix! »

Et en effet, dès lors, la plage ne fut plus aussi déserte: il ne se passait guère de soirée qu'on ne vit quelque pauvre diable se diriger furtivement vers le lieu où gisait la vieille épave, puis en revenir quelques heures après l'oreille basse, — sans doute parce

qu'il n'avait pas rencontré le vieillard pâle. Plusieurs ayant ainsi cherché à vérifier l'existence de ce personnage problématique, et n'ayant vu ni lui ni la flamme bleue dont on disait qu'il était d'ordinaire accompagné, on commença à se dire que le père André avait fait un conte à son fils, ou le fils à ses amis.

Les choses en étaient là lorsque l'aventure que nous allons dire vint jeter encore le doute dans les têtes, réveiller la crédulité des uns et fournir aux esprits forts de l'endroit un nouveau thème de railleries et de bons mots.

Il y avait dans le village un homme nommé Pierre. C'était un ivrogne et un paresseux. Il était censé exercer comme les autres le métier de pêcheur; mais depuis bien des années il n'avait pas mis le pied dans une embarcation, et lorsqu'on voulait le voir, on était à peu près sûr de le trouver au cabaret, en face d'un pot de bière. Le soir, il regagnait en chancelant sa cabane, où il était toujours durement accueilli par sa femme Marthe, qui, dans son genre, ne valait pas mieux que lui. Elle n'était, à la vérité, ni paresseuse ni ivrognesse, car elle ne buvait que de l'eau et c'était elle seule qui allait à la pêche, prenait et vendait le poisson, entretenait tant bien que mal ses harpes et celles de son mari, et faisait bouillir la marmite. Mais, en revanche, elle était averse, acariâtre et querelleuse. On l'accusait publiquement d'avoir rendu, par son humeur, le domicile conjugal insupportable au pauvre Pierre.

Le fait est que les deux époux faisaient fort mauvais ménage.

Un jour il arriva que, la mer étant au moins d'aussi mauvaise humeur que Marthe, celle-ci, qui tenait à porter au marché sa provision accoutumée, voulut néanmoins s'embarquer. En vain quelques hommes prudents essayèrent de l'en détourner. — Son mari, bien entendu, se garda de lui faire aucune représentation; il l'edit bien plutôt aidée à mettre à la voile. — L'amour du gain empêcha l'intrépide marinière d'écouter aucun avis. A tout ce qu'on lui put dire, elle répondit qu'elle aimait mieux périr que de manquer la vente, et elle s'élança sur la croupe des vagues par le temps le plus épouvantable qui se fût vu depuis longues années.

Ce jour-là Pierre but et causa aussi plus que de coutume et ne se retira qu'à une heure avancée de la soirée. En rentrant chez lui, il n'y trouva point sa femme, il n'en fut ni affligé ni inquiet, et dormit jusqu'au lendemain matin, mêlant ses ronflements sonores aux mugissements de la tempête.

En se réveillant, il regarda autour de lui et se vit seul; il se leva, sortit et s'en fut interroger les voisins pour savoir ce qu'il était advenu de dame Marthe et de sa barque. Les renseignements qu'on lui donna le convainquirent que l'une et l'autre avaient été englouties la veille, et tous ses voisins lui adressèrent en chœur leurs compliments — de condoléance. Pour lui, il trouva tout à coup à sa femme cent qualités qu'il se reprocha d'avoir méconnues tant qu'elle avait vécu. Toutefois, il n'eut pas trop de peine à se persuader que, tout bien considéré, c'était un bonheur pour Marthe d'être délivrée des soucis et des tourments de cette vie, et pour lui de pouvoir désormais rentrer au logis sans y recevoir des injures et des coups, pour tout salut.

La tempête avait cessé; le temps était beau; le so-

leil couchant projetait sur le ciel et sur la côte les teintes empourprées de ses derniers rayons. L'idée vint à Pierre d'aller, avant de rentrer chez lui, respirer un peu l'air frais du soir au bord de la mer. Il s'avança donc vers la plage en fredonnant de sa voix enrouée une vieille chanson de matelots, et sans chercher à corriger, par un effort de sa volonté, ce que sa marche avait d'irrégulier et de contraire aux lois de l'équilibre.

Le hasard le conduisit auprès du squelette de navire qui avait été témoin de l'aventure d'André. Ce souvenir revint alors à l'esprit de notre homme et acheva d'exalter son imagination, déjà surexcitée par les copieuses libations auxquelles il s'était livré depuis le matin.

« — Oh ! se dit-il, si le vieillard pâle m'apparaissait et me demandait d'aller, moyennant un bon prix, délivrer une âme de noyé, avec quel empressement j'accepterais sa proposition ! Pardieu ! je ne ferais pas le renchérissement comme ce vieil imbécile d'André, et le fantôme n'aurait pas la peine d'y revenir à deux fois ! Je suis libre : il ne me manque plus que quelques sacs d'écus pour être parfaitement heureux ; et pourvu que je fusse assuré de ne pas rencontrer ma femme au fond de la mer... »

Il n'avait pas achevé ce monologue qu'il vit la flamme bleue voltiger devant lui, et, un instant après, le fantôme debout parmi les débris, et lui faisant signe d'approcher.

Pierre s'avança aussitôt, et, sans attendre que l'être mystérieux lui adressât la parole :

« — Ha ! ha ! compère, lui dit-il sans plus de façon : te voilà donc revenu ! J'ai oui parler de toi et tu me vois enchanté de faire ta connaissance. Serviteur très-humble ! Viens-tu encore chercher un libérateur pour quelque âme prisonnière sous un pot ? »

Le vieillard fit un signe de tête affirmatif.

« — Hé bien ! reprit Pierre, je suis ton homme, et me voici prêt à entrer en campagne à l'instant même, s'il y a quelque chose à gagner. Je suis garçon, — ou veuf, c'est tout un, — et fort disposé à alléger tes poches de quelques rouleaux de pièces d'or. Hâte-toi donc de me donner les indications nécessaires pour pénétrer dans ton pays, et compte sur ma résolution, comme je compte sur ta reconnaissance. »

Le ton cavalier de l'ivrogne ne parut pas être du goût du fantôme, car il fit une grimace de mépris et ne répondit point. Il se contenta de laisser son anneau sur le sable, et disparut aussitôt.

Pierre s'empara du talisman, le passa à son doigt, et, en attendant que minuit sonnât, il continua de se promener de long en large sur la plage, bâissant, pour le reste de ses jours, mille châteaux en Espagne tous plus beaux les uns que les autres.

Lorsqu'il entendit les douze coups tinter au clocher du village, il entra dans l'eau et se mit à nager avec ardeur. Au bout d'un certain temps, il sentit quelque chose qui l'attirait vers le fond; il ne put d'abord se défendre d'un mouvement de terreur, et il essaya instinctivement de se maintenir à la surface; mais la force qui le sollicitait triompha bientôt de sa résistance, et il s'enfonça dans les flots avec rapidité. Il atteignit en quelques secondes un endroit où il retrouva de l'air et de la lumière, et enfin il arriva dans la prairie, où il vit, ainsi que le fils d'André l'avait ra-

conté, une foule joyeuse de faucheurs travaillant, et chantant les louanges de leur souveraine.

— Eh! se dit-il en lui-même, je serais curieux de faire la connaissance de cette princesse, et si elle m'offre à rafraîchir dans son château de verre, je n'aurai garde de refuser son invitation, car sa cave doit être bien montée : les navires qui apportent les vins d'Espagne et de France et qui périssent chaque année sur nos récifs lui fournissent sans doute une nombreuse collection de bouteilles de choix et à bon marché.

Tout en se livrant à ces réflexions, Pierre marchait au hasard, et sans se demander s'il suivait le bon chemin pour atteindre l'endroit où se trouvaient les âmes prisonnières. Cette idée lui étant venue, il s'arrêta, regarda autour de lui et aperçut, à peu de distance, les murs étincelants du palais de l'ondine. Il se dirigea de ce côté, et en arrivant devant le péristyle, il en vit sortir une femme très-richement vêtue, mais vieille, laide, au visage jaune et ridé, qui, en grimaçant, de sa bouche édentée, un hideux sourire, lui fit signe d'approcher. Il obéit, bien qu'avec la plus grande répugnance, et fit un effort sur lui-même pour la prier poliment de vouloir bien lui dire où étaient les pots.

« — Je te les montrerai si tu veux m'épouser, dit la vieille en étendant vers lui sa grande main sèche. N'es-tu pas venu pour cela? »

— Hum! pas précisément, grommela Pierre. — Sans doute je ne dis pas que... enfin... vous me faites bien de l'honneur... mais... je voudrais... »

En balbutiant ces excuses incohérentes, notre homme reculait avec horreur, cherchant à éviter l'étreinte de cette vilaine main qui s'allongeait, — s'allongeait toujours et paraissait près de le saisir. Enfin il fit un saut de côté et aperçut alors les trois vases. En deux bonds, il les eut atteints; mais ici grande fut sa perplexité. Il songea qu'il avait oublié de demander au vieillard lequel il lui fallait lever. Une sueur froide mouilla son front, et il eut un moment d'angoisse inexprimable. Mais son hésitation pouvait le perdre. Déjà la vieille s'avancait d'un air courroucé, en brandissant son sceptre d'une façon terrible qui rappela au pauvre Pierre les évolutions que dame Marthe exécutait sur son dos avec son manche à balai. En même temps, tous les moissonneurs accouraient avec des cris menaçants. Il fallait prendre un parti. Le malheureux, à tout hasard, souleva le pot du milieu, et il lui sembla entendre sortir de ce vase un glapisement pareil à la voix irritée de la défunte; il voulut le replacer, car l'idée que l'âme de dame Marthe allait s'échapper de cette prison et revenir sur la terre pour le tourmenter, traversa son esprit comme un éclair sinistre. Mais les cris redoublaient autour de lui; les pelles, les fourches et les faux étaient levées sur sa tête ou dirigées contre sa poitrine; dans son trouble et dans sa frayeur, il laissa tomber le pot, qui se brisa en morceaux. Lui-même trébucha, sa vue s'obscurcit, la respiration lui manqua; il se débattit d'abord dans le vide; puis, à ce qu'il crut sentir du moins, dans les flots bouillonnants... enfin sa tête heurta contre un galet, et ce coup lui rendit l'usage de ses sens...

En ouvrant les yeux, il se retrouva couché sur le sable, les membres engourdis par le froid, les vêtements humides, la tête endolorie, les paupières

lourdes. — A l'Orient, l'aube commençait à blanchir le ciel. Pierre se leva, chercha autour de lui le salaire qu'il attendait pour son expédition sous-marine : il le chercha vainement. Il regarda à son doigt, et n'y vit d'autre anneau que le gage de son union avec Marthe.

« — Ah! scélérat de fantôme, s'écria-t-il, tu m'as trompé. — M'engager dans une entreprise aussi périlleuse, me mouiller à me rendre perclus de rhumatismes pendant le reste de ma vie, — et tout cela gratis! — Pierre, mon ami, tu n'es qu'un sot! »

Et il reprit tristement le chemin de sa cabane. Le soleil n'était pas encore levé lorsqu'il y arriva, et il ne fut pas médiocrement surpris de voir briller à travers les vitres une lumière qu'éclipsait de moment en moment une ombre allant et venant dans la chambre.

Saisi de frayeur, il colla son oreille à la porte et il écouta. Une voix, hélas! trop connue de lui, débitait à son adresse des imprécations et des épithètes blessantes : il n'en put douter, dame Marthe était revenue!

« — Hélas! murmura-t-il, j'aurais dû m'y attendre, et prévoir que la mer ne voudrait pas la garder. Je suis sûr qu'elle querellait et battait les poissons, toute morte qu'elle était!... Mais j'y pense : ne serait-ce pas moi, malheureux, qui l'aurais délivrée tout à l'heure? — Oui, c'est bien cela! — Ce pot que j'ai levé au hasard, sans savoir qui était dessous, c'était la prison où sa méchanceté, je gage, avait obligé le gouvernement de l'endroit à l'enfermer; — ce coassement criard que j'ai entendu, c'était sa voix! — Ah! misérable, que ne suis-je resté plutôt à sa place au fond de la mer! Que n'ai-je consenti à épouser la vieille reine! Assurément je n'aurais pas perdu au change!... »

Le pauvre Pierre ne put modérer l'expression de son désappointement, et il éleva assez la voix pour que, de l'intérieur, sa femme l'entendit. Elle sortit tout à coup, le saisit au collet, et l'attirant dans la maison :

« — Ah! mauvais garnement, lui cria-t-elle de sa voix la plus aigre, te voilà enfin! D'où viens tu encore? »

— Hé quoi! répondit l'ivrogne : c'est ainsi que tu me remercies, moi qui viens du fin fond de la mer où tu étais prisonnière, et qui t'ai délivrée au risque de périr!

— Que me contes-tu là? — As-tu perdu le peu de raison qui te restait, ou crois-tu m'en donner à garder avec tes contes de l'autre monde?

« — Mais toi-même, ma chère femme, dit-il, qu'est-tu devenue pendant ce temps, et comment se fait-il... »

— Je suis devenue ce que bon m'a semblé, et cela ne te regarde pas, interrompit brusquement Marthe; — mêle-toi de tes affaires, et laisse-moi tranquille.

Pierre ne souffla plus mot et demeura perdu dans ses réflexions jusqu'à ce que sa femme, ayant pris ses filets et ses agrès, sortit comme de coutume.

L'aventure, vous le pensez bien, mesdemoiselles, fit du bruit dans le village où, pendant plusieurs semaines, on ne parla que de la disparition de dame Marthe, de sa résurrection et de la méprise grotesque de Pierre. — Et c'était à qui se moquerait du pauvre homme. Lui, persuadé qu'il était bien réellement descendu au fond de la mer, soutenait que tout son malheur venait uniquement de ce qu'il s'était trompé de pot; que s'il eût renversé celui de droite ou de gauche

et non celui du milieu, il serait resté veuf et devenu riche. — Quant aux esprits forts, ils niaient que l'aventure eût rien de surnaturel, et voici comment ils l'expliquaient :

« Dame Marthe, disaient-ils, s'était bien gardée de se noyer; elle avait seulement bu un coup d'eau salée et s'était sauvée à la nage. Pierre, étant ivre, s'était endormi au bord de la mer; il avait rêvé de vieillard pâle, de feu follet, de plongeon, de pots retournés, etc. Bref il avait eu un cauchemar, et s'était réveillé au moment le plus critique, comme cela arrive toujours.

Il était rentré au logis et y avait retrouvé sa femme qui l'avait regu avec son aménité ordinaire. — Tout cela, ajoutaient-ils, était on ne peut plus simple, et ne valait pas qu'on en fit tant de bruit. »

Leur avis finit par prévaloir, et Pierre lui-même par se persuader que l'histoire du père André était un conte dont il avait été dupe, et que toute son excursion dans l'humide empire n'avait été qu'une illusion produite par l'ivresse et par le sommeil.

ARTHUR MANGIN.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 4.

Nous prévenons nos abonnés que ce mois-ci il sera ajouté à notre catalogue deux quadrilles faciles par M. Arthur Deslaurie, intitulés *Gringalet*, *Souvenir de Rouen*, charmante musique de dans : pleine de verve et de mouvement, éditée chez M. Leduc; *la Comète ou la Fin du monde*, prophétie comique, chansonnette d'actualité, dont la musique est due au talent original de M. l'éditeur Paté. — Nous rappelons

aussi qu'une fort belle composition de Moniot, éditée par la maison Petit, et ayant pour titre : *Sous les grands chênes*, mérite l'attention spéciale des personnes qui recherchent la bonne musique de salon; enfin que la musique de Fumagalli ne peut plus leur être livrée, le délai étant expiré depuis le 28 février dernier.

ÉDUCATION MUSICALE

MADemoiselle SONTAG

(Quatrième article.)

Mademoiselle Sontag devenue ambassadrice, c'est beau et singulier; mais ce qui l'est encore davantage, c'est, après vingt ans passés dans les hautes sphères de la vie, de niveau avec ce que la noblesse et la diplomatie ont de plus illustre, de redevenir, d'ambassadrice, prima donna; de reprendre son succès où on l'avait laissé; femme, de continuer ce qu'on avait commencé jeune fille, de faire encore sa partie dans ce duo où manque, hélas! Malibran, et de retrouver les applaudissements d'autrefois, plus vifs encore peut-être! Le temps a coulé pour nous tous, excepté pour elle. L'Europe a été bouleversée de fond en comble; un trône s'est écroulé, la république a succédé à la monarchie; mais cette chose si frêle, si ailée, si aérienne, qu'un rien peut anéantir, cette cloche de cristal que le moindre choc peut fêler ou briser, la voix d'une cantatrice, est restée intacte; le timbre argenté de la jeunesse vibre toujours dans cet organe si pur.

Mademoiselle Sontag eut, toute petite, cet avantage inappréciable et très-rare, de posséder une vraie voix

de soprano : — le soprano naturel ne se rencontre qu'à de longs intervalles; le soprano ordinaire est un mezzo-soprano ou même un contralto travaillé, perfectionné, monté de ton par de persévérantes études et de grands efforts de gosier : on étouffe les basses notes au profit des notes élevées, on aiguise les hautes; mais ce résultat ne s'obtient souvent qu'au détriment de la voix qui se fatigue ou s'altère. Mademoiselle Sontag n'eut jamais besoin d'avoir recours à ces violents exercices; l'instrument chez elle était parfait, son travail ne porta que sur la manière d'en jouer : elle n'eut qu'à s'occuper du chant, sans avoir à accorder ou à corriger le luth.

Aussi chez mademoiselle Sontag, si heureusement douée, nul effort, nul travail, pour étendre un registre, pour polir un gosier rebelle. Sa voix pure, souple, facile, atteignait, en se jouant, aux limites les plus élevées de la voix humaine, et jetait à profusion les trilles, les roulades, les points d'orgue, et tous ces ornements, broderies étincelantes, fusées sonores, arabesques délicates, qui demandent tant d'agilité, de précision et de grâce.

Bien que née en Allemagne, dans la patrie de Bach, d'Haydn, de Gluck, mademoiselle Sontag fut, pour le style, une vraie Italienne; et cependant, particularité

remarquable, elle n'alla jamais en Italie, cette terre sainte, cette Mecque du chant, dont les artistes lyriques se croient obligés de faire le pèlerinage une fois au moins dans leur vie. Mozart lui-même, son grand compatriote, n'étudia-t-il pas les maîtres d'au delà les monts, et ne fit-il pas luire dans le bleu clair de lune allemand un jaune rayon du soleil italien ?

Nous avons laissé madame Sontag poursuivant le cours de ses succès au grand théâtre de la Reine, à Londres. Ce ne fut que dans l'hiver de 1851 qu'elle reparut sur la scène des Bouffes de Paris, c'est-à-dire vingt quatre ans après ses premiers débuts dans cette capitale qui l'avait si légitimement et si ardemment admirée. La salle Ventadour devint alors le rendez-vous de toutes les illustrations de la grande ville, ses portes furent véritablement assiégées, et chaque soir, l'auditoire enthousiaste s'étonnait de retrouver dans la voix de la cantatrice cette justesse, ce charme, cette méthode sévère que l'on avait tant applaudies au temps de ses premiers triomphes.

Peut-être son timbre avait-il un peu moins de fraîcheur, peut-être son gosier avait-il perdu un peu de cette agilité qui est le privilège de la jeunesse; mais il y avait dans son chant quelque chose de plus posé, de plus onctueux, et chacun se demandait, après l'avoir entendue, si madame la comtesse Rossi n'était pas la digne émule de mademoiselle Sontag.

Elle joua successivement dans *il Matrimonio segreto*, *la Tempesta*, *il Barbieri*, *la Sonnambula*, *la Figlia del Reggimento*.

Nous finirions par lasser nos lectrices par cette longue biographie, si nous entreprenions de raconter, une à une, les ovations dont on se plut à entourer l'émillante artiste. Disons, seulement, avec quel enthousiasme frénétique le public écouta les célèbres variations de Rhodes, bissées chaque soir dans *il Barbieri*,

puis la grande scène des adieux, et l'admirable allegro : *Ah! viva la patria*, dans l'air de *la Figlia del Reggimento*, magnifiques créations qu'elle créait à son tour avec sa voix puissante, son sentiment vrai de toute chose, et l'exquise distinction de son irréprochable talent.

Un dernier mot sur la célèbre cantatrice.

La société philharmonique de la ville d'Amiens avait annoncé un concert au bénéfice des pauvres. On vint prier madame Rossi de vouloir bien s'y faire entendre. Elle accepta, mais à la condition expresse qu'il lui serait donné 1,500 francs.

1,500 francs ! pour une ville de province, c'est une grosse somme ! les indigents la compteraient en moins, mais la cantatrice la compterait en plus. C'était rétablir l'ordre des choses selon le système des compensations de M. Azais. Les dilettanti provinciaux ne purent rien diminuer; il fallait en passer par les fourches caudines de la célébrité. Le concert d'Amiens fut admirable, madame Rossi fit une ample moisson de fleurs et de bénédictions. Puis, après les portes closes, elle fit venir près d'elle les organisateurs du concert, leur remit ses 1,500 francs, et leur déclara que cette somme devait être distribuée le lendemain même aux pauvres de la ville. De cette façon, nuls droits prélevés, nuls frais d'aucune espèce ne devaient amoindrir l'offrande d'un cœur vraiment artiste et vraiment généreux.

Les dames de la ville, vivement touchées de ce procédé, prièrent madame Sontag d'accepter un riche bracelet, la cantatrice n'y consentit qu'après avoir acquis la certitude que cet hommage n'enlevait pas une obole aux indigents qu'elle était venu secourir. Nous avons essayé de peindre la cantatrice, ces deux traits-là peignent la femme.

MARIE LASSAVEUR.

Revue Musicale.

Un des événements les plus importants de ce mois-ci, pour le monde musical, est à coup sûr la représentation d'*Obéron* au Théâtre-Lyrique. Cette œuvre magistrale, due au magnifique génie de Weber, n'était connue du public parisien que par son ouverture, cette préface grandiose empreinte de la poésie fantastique qui semble être le domaine privilégié de l'illustre maestro. *Obéron* n'avait jamais quitté le répertoire des scènes allemandes, où l'exécution laissait beaucoup à désirer sous le rapport vocal. M. Carvalho eut la noble ambition de doter la scène française de cet ouvrage; tentative dangereuse, car elle devait être faite sur un théâtre plus habitué à l'exécution de la musique de genre qu'à celle des grandes œuvres traditionnelles. Cependant, les efforts de la direction, la sollicitude du chef d'orchestre, M. Deloffre, ont triomphé de tout obstacle et vaincu toute difficulté. Note par note, nuance par nuance, le travail est conforme au texte original; aussi le chef-d'œuvre de Weber a-t-il soulevé l'enthousiasme des auditeurs les plus difficiles.

Écoutez cette superbe ouverture où le cor magique d'*Obéron* se fait entendre. Quelle belle phrase de violoncelle vient colorer cette introduction ! Elle se termine par un accord *fortissimo* qui nous sépare brusquement du monde fantastique pour nous faire entrer dans le domaine de la

réalité. Un mélodieux chant de clarinette, un allegro vif, mordant, original, une vigoureuse péroraison des instruments à cordes, tel est le sommaire de cette belle ouverture que le public a redemandée.

L'introduction du premier acte, *le chœur des génies*, répond par sa couleur au début de l'ouverture. L'air d'*Obéron* qui suit, prend les proportions du récitatif. La vision de *Résia*, qu'accompagne le bruit des harpes lointaines, produit un charmant effet. Vient ensuite l'air de Huon à l'allure vive et chevaleresque. L'andante rappelle une jolie phrase de l'ouverture, exécutée par la clarinette. Le retour du sujet s'opère par un *crescendo*, pour aboutir à un *coda* qui rappelle la manière italienne. Nous avons tous entendu au Conservatoire de Paris le final admirable qui suit le *crescendo*; il est inutile d'en faire un nouvel éloge. Enfin, la marche des *gardiens du harem*, combinée avec les chœurs et les vocalises de *Résia*, forme un ensemble dont les applaudissements ont interrompu la dernière partie.

L'ariette de *Fatime*, suivie d'un quatuor qui débute en duo, commence le deuxième acte. Vient ensuite la grande et admirable scène de l'invocation de *Puck*. Le morceau de la tempête est un chef-d'œuvre que l'on peut comparer à l'ouverture de *Guillaume Tell* et à la *Symphonie pastorale*; mais la *Prière de Huon*, accompagnée par des altos et des

violons divisés, produit un effet plus saisissant encore. L'air de *Rézia* est le digne pendant du grand air de *Freyschutz*. Enfin, le petit duo entre Puck et Obéron, avec violon solo, qui vient s'enchaîner au chœur des nymphes de la mer, donne à cette combinaison harmonique je ne sais quoi de vague et de mystérieux dont l'oreille est à la fois inquiète et charmée.

Le troisième acte a un cachet très-différent des deux autres ; à l'épopée succède l'idylle ; à l'opéra succède l'opéra comique. L'ariette de Fatime et le duo qui suit participent de ce nouveau caractère entièrement opposé au précédent. Le trio qui vient après est certainement une des plus belles pages de l'œuvre. Enfin, une valse des plus originales et le chœur final de l'apothéose d'Obéron complètent cette splendide partition.

Le ténor Michot s'est parfaitement acquitté du rôle de *Huon de Bordeaux*. Madame Rossi-Caccia a représenté consciencieusement et avec infiniment de verve et de goût le personnage de Rézia, la fille du calife de Bagdad. Quant à Fromant, chargé du rôle d'Obéron, nous regrettons de ne pouvoir lui donner la part d'éloges que nous accordons de si bon cœur à ses compagnons. L'orchestre doit recueillir à juste titre les honneurs de la soirée ; l'ensemble parfait de l'instrumentation, la pureté et le talent des soli, la magnifique exécution de ce magnifique opéra, lui ont valu la plus large part des braves enthousiastes de la salle.

Le Théâtre-Italien vient de remettre en scène *Don Juan*, le chef-d'œuvre de Mozart. C'était à la fois un devoir à remplir et un modèle : à donner un devoir, parce que les grandes traditions doivent se perpétuer dans une nation

d'où tous les arts et toutes les sciences jaillissent pour féconder le monde ; un modèle, parce que Mozart est le maître qui a le mieux compris les grandes formes du rythme musical. Dans l'enchaînement, dans le développement, dans l'idée mélodique, dans les caractères, Mozart n'a pas eu de rival. Il a su fonder, en un tout harmonieux et grandiose, les éléments les plus hétérogènes ; et cela, sans ce tapage infernal qui est un des caractères saillants de la musique moderne, avec cette simplicité substantielle qui est la vraie poésie, la vraie grandeur. Il est donc utile de placer ce beau et sévère talent sous les yeux de nos jeunes compositeurs. C'est le meilleur livre où ils doivent puiser les enseignements sérieux ; c'est le grand style qu'ils feront bien de prendre pour modèle. Malheureusement les artistes du théâtre de M. Calzado ne sont pas à la hauteur de l'ouvrage qu'ils avaient à représenter ; aussi l'exécution de *Don Juan* laisse-t-elle vivement à désirer.

Il serait fort difficile de rendre compte de la bouffonnerie intitulée : *Croquefer*, représentée récemment aux Bouffes-Parisiens, paroles de MM. Jaime et Tréfeu, musique de M. Offenbach. Nous dirons seulement que cet harmonieux salmigondis a obtenu un succès de fou rire, et qu'il promet à l'administration d'excellentes recettes.

Mais voici venir un grand prix de Rome, auquel M. Offenbach accorde une hospitalité fraternelle : c'est M. Galibert, auteur d'un proverbe lyrique en un acte qu'on appelle *Après l'orage*. C'est un petit roman jonché de jolies fleurs mélodiques, rempli de grâce et de sentiment, qui s'alterne de la façon la plus heureuse avec la folie dont nous avons parlé tout à l'heure.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

DÉJEUNER DE NOCES.

Huitres.

Jambon au vin de Madère. Petits pâtés à la béchamel.

Turbot au bleu.

Rissoles de riz de veau. Poularde truffée.

Gelée au marasquin. Mayonnaise de homard.

Faisan rôti.

Aspic de gibier. Pudding ou nougat.

Dessert.

Si le nombre des convives était considérable, on pourrait doubler les entrées et les entremets comme suit :

Soles à la normande.	Pieds truffés.
Côtelettes de mouton.	Escalopes de filets de bœuf aux champignons.
Pâté de foie gras.	Soufflé au riz.
Macaroni au parmesan.	Galantine truffée.

CORRESPONDANCE

PLANCHE IV. — 1 et 2, Passe et rond de bonnet pour enfant — 3, Entre-deux — 4, Garniture — 5, Garniture — 6, *Thérèse* — 7, Boutonnière — 8 et 9, Col et manchette — 10, H. P. — 11, Boutonnière — 12, *Zuléma* — 13, Mouchoir — 14, V. B. — 15, *Lucie* — 16, Écusson avec la lettre R — 17, Écusson avec la lettre G — 18, L. P. — 19, Semé — 20, Écusson — 21, A. E. L. — 22, Écusson — 23 et 24, Col et manchette — 25, Dessin pour feston — 26, *Clara* — 27, Garniture — 28, *Coralie* — 29, 30 et 31, Col, garniture et entre-deux — 32, E. A. — 33, C. M. — 34 à 37, Patron d'un mantelet châle — 38, Croquis de ce mantelet — 39 et 40, Étole — 41, Bordure — 42, Patron de giroflée — 43, *Horlense* — 44, Entre-deux — 45, Entre-deux — 46, Col pour broderie à la minute — 47, Entre-deux — 48, Écusson avec les lettres C. M. — 49, D. R. — 50, Patron de jasmin — 51, Dessous de lampe — 52, Modèle de fleur en coton — 53, Sac à argent — 54 et 55, Figures pour la broderie à la minute.

Tu es affamée de nouvelles, ma chère Florence, et comment t'en donner, lorsqu'il n'est plus qu'une seule chose qui préoccupe ? Cette chose fait le fond de toutes les conversations ; elle passe avant la santé ; les petits prodiges musicaux que chaque carême voit éclore, et qui, fleurs poussées en serre chaude, n'ont pas toujours de lendemain, à peine peuvent-ils distraire une heure de l'unique, de la grande, de la ter-

rible affaire. — De quoi donc s'agit-il, te demandes-tu ? Serait-il possible qu'à Paris la grâce divine eût tellement touché les cœurs, que ce fût du salut que l'on se préoccupât aussi vivement ? Hélas ! hélas ! nous n'en sommes pas encore là, et, bien que le temps où nous nous trouvons y devrait convier, ce n'est pas de son amendement que chacun s'inquiète le plus, c'est de la comète, comme on dit ; car lorsqu'on parle de

ces visiteuses échevelées, c'est comme lorsqu'on parle du Prince, il semble que toute désignation soit superflue.

Il n'est pas qu'à Nice, on n'en cause, plus ou moins; ici, c'est une fièvre : dans le salon et la mansarde, dans la boutique et le bureau, vous êtes sûrs de prendre les gens en flagrant délit d'astronomie. J'en demande pardon à la science qui porte ce nom, mais il n'en est point, je crois, qui inspire de raisonnements aussi divers et aussi bouffons. Cela se comprend. Peu de natures, quelque grossières qu'elles soient, restent indifférentes aux splendeurs d'une nuit étoilée; les constellations, leurs figures, leurs rapports, les planètes rayonnantes, cette voie lactée, amas d'innombrables soleils, cette voie lactée que l'on dirait être la voie des anges, tout, dans la céleste voûte, attire et arrête les regards des humains; mais, comme il est des humains raisonnants, qui ne se contentent point d'imiter les simples d'esprit, et d'adorer en silence le créateur de ces merveilles; comme aussi les savants se comptent par unités et les demi-savants par milliards; et en disant demi-savants, je suis polie; il s'ensuit un nombre incroyablement de drôles de petits systèmes qui ne demandent qu'à éclore, et qui éclatent bien vite, dès que l'occasion s'en présente; tu penses si l'annonce d'une comète, devant laisser traîner sa chevelure jusque chez nous, a semblé une bonne occasion!

« Nous serons réduits en cendres! » dit l'un.

Et tous de blémir d'effroi!

« Réduits en cendres? allons donc! riposte un autre; la comète est un corps dur, dont le choc, inévitable, d'après des sûrs calculs (les siens!) nous brisera comme un verre de Bohême, et lancera nos débris dans l'espace!

— Brrrr! » fait l'auditoire.

Et alors on raisonne et déraisonne à perte de vue, les esprits s'échauffent, des partis se forment, on arbore des drapeaux; peu s'en faut qu'on n'en arrive à des extrémités fâcheuses; heureusement un savant, un vrai savant, celui-là, est venu, *ses riens visibles* en main, non pas accommoder les divergents, mais réduire leurs suppositions à néant.

Voici ce que dit M. Babinet, de l'Institut :

« Il faut convenir que si jamais il a existé une panique gratuite, c'est bien celle d'aujourd'hui. La science positive ne nous annonce aucun phénomène extraordinaire. Des quatre comètes conquises par l'astronomie, aucune ne paraîtra cette année, et leur marche bien connue en fait des astres très-inoffensifs; celle que nous attendons, par exemple, descend des régions célestes fort obliquement vers le soleil, et en passe à une distance égale à la moitié de la distance de la terre au soleil. Elle ne peut donc pas plus rencontrer notre planète, qu'un homme qui suivrait les bords du Gange, n'en pourrait rencontrer un autre qui longerait le Mississipi!

» De plus, l'infinie légèreté des comètes, corps gazeux, ainsi que l'ont démontré des expériences plusieurs fois répétées, cette infinie légèreté, disons-nous, réduirait à néant tout danger d'un choc entre nous et les comètes. »

Est-ce précis, cela? Il est vrai qu'il se trouve encore des entêtés qui prétendent... mais, pourquoi se faire leur écho? Ce que nous dit M. Babinet me plaît par sa fluidité, limpidité, je voulais dire; je m'y

tiens, et redescends sur terre, près de notre imitation de peinture à l'huile? Examinons ensemble, je te prie, ce coq superbe, ces belles poules, ce canard qui barbotte avec un si naïf plaisir, tous ces accessoires, si parfaitement dessinés, si admirablement reproduits; nous gâte-t-on assez! Eh bien, veux-tu que je te confie un secret? Nous aurons le pendant cette année! chut!

A l'ouvrage maintenant, mademoiselle!

1 et 2, PASSE ET ROND d'un bonnet pour enfant. Ce dessin, point de Venise, est composé de plumetis, de festons ordinaires, de festons feuille de rose et de points d'échelle dans les feuilles; le feston qui entoure le rond du bonnet doit retomber sur la passe.

3, ENTRE-DEUX pour mélanger à d'autres entre-deux de Valenciennes; il se brode au plumetis avec point d'échelle aux endroits indiqués.

4, GARNITURE pouvant servir pour taie d'oreiller, pour bas de pantalon; ce dessin, qui se compose seulement de feston, à part les tiges de fleurs, peut aussi convenir pour un bas de jupon, en le plaçant au-dessus d'un ourlet de dix à douze centimètres; et pour la robe de mousseline que tu veux faire, si simple, si simple, pourquoi ne te serviras-tu pas de ce même dessin que tu broderais au bord de chaque volant?

5, GARNITURE ayant le même emploi que celle du numéro 4; un petit mélange de plumetis ne gâterait rien à l'effet du dessin, mais tout feston serait également bien.

6, *Thérèse*, plumetis.

7, BOUTONNIÈRE pour chemise d'homme, plumetis fin.

8 et 9, COL ET MANCHETTE à broder au plumetis sur nansouk double, soit avec du coton blanc, soit avec du coton de couleur, ou bien encore, en mélangeant les deux; dans tous les cas, le dessin devra être placé au-dessous du rang de piqure qui entourera le col et la manchette; n'oublie pas de laisser aux manchettes une petite place pour les boutonnieres.

10, *H. P.*, plumetis simple ou feston.

11, BOUTONNIÈRE, plumetis.

12, *Zulema*, plumetis.

13, QUART D'UN MOUCHOIR, plumetis fin, et feston feuille de rose, dans le bord.

14, *V. B.*, plumetis simple ou feston feuille de rose.

15, *Lucie*, plumetis très-fin.

16, ÉCUSSON pour mouchoir, renfermant la lettre R, le tout au plumetis ou bien avec feston mélangé.

Ici finit la petite édition.

17, AUTRE ÉCUSSON également pour mouchoir, accompagné de la lettre G; plumetis et point d'échelle dans les feuillages; les petites croix indiquent la place d'un tulle crêpe, mais, quant à moi, je préfère l'écusson sans cet auxiliaire.

18, *L. P.*, plumetis simple ou feston.

19, BOUQUET pour semé de manches bouillons, de fond de bonnet, etc.

20, ÉCUSSON de mouchoir; plumetis.

21, *A. E. L.*, plumetis, feston feuille de rose et œillets ou pois; ton ambition sera satisfaite, je crois, car ce chiffre est réellement d'une belle grandeur.

22, ENCORE UN ÉCUSSON pour mouchoir; ce petit kiosque se brode au plumetis fin.

23 et 24, COL ET MANCHETTE à broder au plumetis, sur mousseline suisse ou fine batiste; le point à jour du bord est terminé par une petite Valenciennes ou une guipure.

25, Dessin tout feston, propre à divers objets de layette et de trousseau.

26, *Clara*, plumetis.

27, Autre garniture au feston ayant le même emploi que celle du numéro 25.

28, *Coralie*, plumetis.

29, 30 et 31, Col, garniture et entre-deux; plumetis facile, oüillets ou pois et feston feuille de rose; ce genre de col, d'une forme toute nouvelle, produit l'effet de deux cols superposés, le vide laissé entre le premier et le second rang devant être rempli par une dentelle tuyautée; le bord du premier rang est terminé par un point à jour. — Ce premier rang pourrait aussi, à lui seul, former un petit col, toujours terminé par une dentelle. Avec la garniture et l'entre-deux des numéros 30 et 31, tu te feras de fort jolies manches assorties au col.

32, *E. A.*, plumetis.

33, *E. M.*, plumetis.

34 à 37, Patron d'un petit mantelet chale décolleté, dont le croquis est au numéro 38. Le numéro 34 est le corps de ce mantelet, lequel est recouvert, jusqu'à la naissance des volants, de bouillonnés de même étoffe, disposés en biais. Trois volants, également en taffetas et simplement déchiquetés, sont placés au bas du mantelet aux endroits où se trouvent les lettres de correspondance; la tête du premier volant est cachée sous un bouillonné pareil à ceux du fond. Les volants dont je parle se trouvent aux numéros 35, 36 et 37. Ce mantelet d'une simplicité charmante, tel que je te l'indique, serait aussi fort joli, reproduit en mousseline blanche, soit unie, soit brodée au crochet. Pour cet été, moi, voici comment je le comprends : je choisirai de la mousseline unie très-fine et très-claire; je recouvrirai le fond de bouillonnés, dans lesquels je passerai un ruban de satin bleu, rose, lilas ou vert d'eau, selon mes toilettes; au bord de chacun des volants je ferai un ourlet de 4 centimètres, contenant un ruban assorti aux autres; au bord de cet ourlet je coudrai une valenciennne ou une guipure à dents aiguës; la même dentelle borderait le décolleté de ce mantelet, ce qui ne serait point indifférent, je te prie de le croire. Du reste, le mois prochain t'apportera une planche de mantelets, dont l'heureux choix dû à la maison Fauvet mettra fin, je le suppose, à l'indécision dans laquelle on se trouve au commencement de chaque saison; et la question d'un mantelet, blanc ou noir, pointu ou rond, est certes chose assez grave, pour que l'on tienne à être éclairé sur ce sujet, autant que faire se peut!

39 et 40, Dessin d'étoile à broder en soutache et perles, sur moire antique, blanche ou de couleur. Choisisant la nuance verte, tu prendras de la soutache d'or et des perles de jais ou de verre blanc; ces perles seront disposées en croix ou en petits semés, aux divers endroits indiqués sur le dessin; le *carrelage* sera formé par un cordonnet un peu fort, fait avec de la soie cordonnet de la couleur de la soutache. Je ne dois pas oublier de te dire que les pois que tu vois dans le dessin devront être ou en broderie ou en perles.

41, Bordure application pour garniture de bonnet du matin, de pelote duchesse, etc., etc.

42, Patron pour faire les giroflées simples. Le cœur est composé de six étamines que l'on attache autour d'un pistil moins haut que les étamines. La corolle se compose de quatre pétales nu-

méro 2, faits de papier jonquille, panaché avec du carmin garance, en commençant par la tête et en formant des stries que l'on fait descendre irrégulièrement, un peu dans le style du patron numéro 1; mais ce qui te viendra le mieux en aide, c'est une fleur naturelle; voilà le vrai modèle! Le calice se fait de papier brun découpé sur le numéro 6; on le gaufre en pliant chaque cran dans sa longueur; puis on colle les deux côtés l'un sur l'autre, ce qui forme l'entonnoir. Les pétales se gaufrent aussi en les pliant également dans leur longueur et en les passant de plus entre le pouce et la pince, afin de les renverser par le haut. Pour terminer, on attache les pétales au cœur, les disposant l'un devant l'autre en forme de croix, et les joues de chaque pétale se touchant jusqu'à moitié de leur longueur. Le calice est enfilé de manière à ce qu'il recouvre les onglets des pétales, liant au pédoncule leur partie inférieure.

Les boutons à demi ouverts se font comme les fleurs, mais sur le numéro 5; on a soin de relever les pétales l'un sur l'autre afin que le calice les puisse recouvrir dans la moitié de leur longueur. Les boutons fermés se font au moyen d'une petite boule allongée, de papier rouge foncé, qui se place au milieu d'un calice plus petit que celui de la fleur. Pour monter la branche de giroflée simple, il faut prendre d'abord une tige de fil de fer que l'on cotonne, et à laquelle on fixe quelques boutons formant le haut de la tige; on place ensuite les boutons à demi ouverts, puis les petites fleurs, enfin les grandes, dont le nombre ne doit pas être exagéré. Les boutons et les fleurs entourent la tige et ne se placent pas les uns sur les autres; les feuilles, au nombre de quatre, sont disposées sous les fleurs avec deux folioles. — Les petites fleurs, qui se font comme les grandes, se coupent sur le numéro 4. Les queues ou pédicelles des boutons ou des fleurs varient de longueur de 4 à 10 millimètres.

43, *Hortense* dans un écusson formé par des marguerites.

44, Entre-deux pour divers objets de lingerie, plumetis.

45, Entre-deux, même emploi, plumetis.

46, Petit col du matin pour broder à la minute.

47, Entre-deux à broder sur tulle, crêpe, plumetis.

48, Ecusson de mouchoir avec les lettres *G. M.*, le tout au plumetis simple ou au point de feston.

49, *D. R.*, plumetis.

50, Patron pour faire les *jasmins*. On commence par découper, sur le n° 1, soit en étoffe, soit en papier, un assez grand nombre d'étoiles; ensuite, l'on prépare un nombre de tubes égal à celui des étoiles; ces tubes s'obtiennent en roulant et collant sur une aiguille à tricoter d'une grosseur ordinaire des morceaux d'étoffe ou de papier, de même couleur que les étoiles et de la forme du n° 3; les tubes retirés de dessus l'aiguille, on les laisse sécher et l'on fixe ensuite, avec un peu de colle, chacune des étoiles sur l'extrémité du tube.

Le cœur de la fleur est composé de trois étamines, dont une plus longue que les deux autres; on les attache à un léger fil de fer qui sert de pédoncule à la fleur.

Pour achever la fleur, on enfle dans le tube de la corolle le pédoncule, auquel le cœur est attaché, de façon à ce que le filet des étamines soit maintenu

dans le tube, et que l'on ne voie que les anthères; ensuite, on colle autour du côté inférieur du tube, le calice n° 4, de telle sorte que la déchiqueture couvre seule le bas du tube. Pour monter la branche de fleurs, il faut commencer par faire de petites touffes ou piquets composés de trois boutons et de trois fleurs, et former après cela des branches avec des piquets de feuilles, ayant soin, comme je te le répéterai toujours, de prendre modèle sur la nature. Tu trouveras les feuilles et les boutons chez tous les marchands d'appareils pour fleurs. Les patrons de toutes ces fleurs peuvent aussi servir pour l'exécution des fleurs en peau.

51, DESSOUS DE VERRE D'EAU. Les feuilles se font en laine ombrée verte, comme nous l'avons expliqué plusieurs fois; entre chaque feuille est une petite marguerite.

Il faut une carcasse ovale en fil de fer, de 35 centimètres sur 25, au prix de 2 fr. 50 centimes; 1 fr. 25 de laine de Saxe pour les fleurs, 1 fr. 25 de laine de Berlin pour les feuilles, une bobine de laiton, et 40 cent. de taffetas vert.

52, MODÈLE D'UNE ROSE EN COTON. Ces fleurs sont charmantes pour les autels du mois de mai. Commence par prendre une feuille de papier rose-tendre, coupe-la en quatre, plie un des quatre morceaux, d'abord en deux, puis en quatre, et replie-le de manière à ce qu'il forme un angle très-aigu; après cela, avec des ciseaux assez fins, découpe le papier en contrariant la découpe; plus cette découpe est fine, plus le travail est joli; déplie, enfin, ton morceau de papier avec grande précaution. Maintenant, choisis un cœur de cette fleur, que tu fixeras à une tige de fil de fer longue à peu près de quinze centimètres; enfila dans cette tige les papiers découpés, puis, procure-toi une feuille de ouate, dans laquelle tu couperas trois bandes, ayant, la première, 5 centimètres, la seconde, 8, et la troisième, 12; tu commenceras par tourner la plus étroite autour du cœur de la fleur, puis la seconde, et enfin la troisième; il faut faire une très-grande attention à ce que ces bandes de coton soient tout à fait lisses à leurs surfaces, sans cela le coton passerait à travers le papier découpé, ce qui serait fort laid. Lorsque tu as donné à ta fleur toute la grâce dont elle est susceptible, tu rabats d'abord un des morceaux découpés, le tendant autant que faire se peut, et l'attachant en dessous de la fleur à l'aide d'un laiton fin; par-dessus celui-ci, tu rabats le suivant, le plaçant de manière à ce que les jours contrariés dissimulent un peu le coton, ainsi de suite. La tige, recouverte de papier vert, portera un feuillage de rose.

Tu obtiendras ainsi, non-seulement des roses, mais des dalias, des hortensias, etc.; un papier de deux teintes convient à toutes ces fleurs; le plus foncé se place sur le coton. Les boules de neige peuvent se reproduire aussi avec du papier d'un vert presque blanc.

53, SAC A ARGENT. Notre planche de ce mois n'ayant pu contenir le patron, je te l'envoierai dans notre prochain numéro, avec l'explication pour exécuter ce sac.

54 et 55, FIGURES devant m'aider à l'expliquer la broderie à la minute. Cette nouvelle invention, je te l'ai déjà dit, peut servir pour tous les dessins composés de feuilles fendues, de grains de café, d'étoiles ou d'épines; le travail, très-vite fait, a de plus l'agrément, lorsqu'on en a un peu l'habitude,

d'être régulier et uni comme le plumetis le plus fin. Le numéro 54 est la première partie du travail; pour celle-ci, je t'engage à prendre du coton numéro 10, à la croix. Tu commences par piquer ton aiguille dans le sens opposé à l'aiguille du numéro 54, puis tu redescends sur la feuille, et, sur le bout de l'aiguille qui ressort, tu tournes ton coton douze fois, allant de droite à gauche (le nombre de ces tours ne peut être limité, cela tient tout à fait au genre de dessin; seulement, ici, je parle sciement, ayant exécuté le dessin que je t'envoie); à mesure que l'on tire l'aiguille, on maintient, avec le pouce gauche, le coton enroulé, qui glisse sur l'aiguillée; regarde le numéro 55; tu repiques ensuite ton aiguille vers la queue de la fleur, tu la ramènes dans le haut, et tu la repiques en dessous, dans le but de consolider ton ouvrage, ce qui ramène le coton à son point de départ. Ce procédé est surtout avantageux pour les broderies de deuil, qui, ne se lavant pas, n'auront point à souffrir du manque de solidité, seul reproche que peut-être cette broderie encourra.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Petit garçon à gauche. — Blouse et pantalon de velours. La blouse, sur le devant, et le pantalon, sur le côté, sont ornés d'un galon en passementerie, sur lequel repose un rang de boutons plats; le revers des manches est garni de même. Col et manchettes en toile unie.

Petite fille de dix à onze ans. — Robe de popeline; la seconde jupe, découpée à dents, est ornée de velours; les manches, à doubles volants, sont faîtes de même que la seconde jupe; le fichu Marie-Antoinette, noué par derrière, de même étoffe que la robe, est aussi garni de velours; chemisette suisse; manches bouillons à poignets brodés; chapeau Louis XIII en paille guipure entouré d'une plume.

Petite fille de trois à quatre ans. — Robe de popeline grise; de chaque côté de la jupe, deux velours n° 5 posés à plat, sont bordés par une rangée de boutons grelots; le corsage, mi-décolleté et à basques, est garni du même velours et des mêmes boutons; les manches se composent d'un bouton terminé par un volant.

Petite fille de sept à huit ans. — Robe en étoffe laine et soie, à deux jupes; sur la première jupe sont posées, tout autour, des bandes de moire antique de même couleur que la robe et bordées par une petite ruche de ruban; le revers du corsage, les basques et les doubles manches pagodes, ont le même ornement; sur la poitrine le vide laissé par les deux revers est rempli de petites traverses de ruban ruché. Col avec chemisette composés d'entre-deux de valencienne et de bouillonnés.

Petit garçon de quatre ans. — Blouse écossaise en drap léger, garnie, dans le bas, d'une bande de moire antique, ainsi que le bas des manches; écharpe écossaise mise en sautoir; chaussettes également écossaises.

Tous ces charmants costumes nous viennent de la maison Havez, qui le mois dernier t'a déjà envoyé de si jolies choses.

Voilà qui est fait? Non! Et le rébus!

Tel se plaint qui n'a point de mal.

Pour le coup, je n'oublie rien. Adieu, ma Florence. Adieu, le doux mot! Je ne le dis point qu'il ne m'attendrisse. C'est que je ne le dis point que je n'y songe et remette entre les mains de Dieu celui auquel je l'adresse!

ÉPHÉMÉRIDES.

3 Avril 1682, mort de Murillo, peintre espagnol.

Ce peintre célèbre, naquit à Séville, d'une famille pauvre, et dans sa jeunesse il peignit des bannières et des images, afin de ramasser quelque argent et de pouvoir monter un petit atelier. Il avait étudié sous Velasquez, et l'étude attentive des ouvrages de Titien, de Rubens et de Van Dyck, l'observation de la nature, formèrent son génie. Il avait un coloris

brillant, des carnations fraîches et un naturel admirable. La France possède son chef-d'œuvre, *l'Immaculée Conception*, qui se trouve au musée du Louvre. Cet artiste si distingué a beaucoup peint, et il est mort dans un âge assez avancé, à Séville, sa ville natale, qu'il n'avait presque jamais quittée.

Mosaïque.

Ceux qui craignent de voir leur monnaie tomber dans le gouffre de la misère, aussi inutilement que le grain de sable jeté dans l'Océan pour le combler, n'ont jamais réfléchi à tout le bien renfermé dans une pièce de cent sous : — Cinq francs, le prix d'un bouquet, d'une paire de gants, d'une mauvaise place à l'Opéra, c'est, pour un homme affamé, plus de trente livres de pain, le pain de plus de quinze jours ; c'est le demi-mois d'une nourrice pour l'enfant dont la mère a trop souffert pour avoir du lait ; c'est la couverture qui empêche, trois ou quatre hivers, un ménage de mourir de froid sur sa paille et sur ses chiffons ; c'est, dans un faubourg, le logement pendant un mois de toute une famille...

VICOMTE DE MELUN.

La coutume de chanter le *Te Deum* après une victoire remonte à la bataille de Cassel, gagnée sur les Flamands par Philippe VI de Valois, en 1328.

Celui qui se domine lui-même s'affranchit de la contrainte qui enchaîne toutes les créatures.

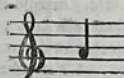
GOETHE.

Le matin, lorsque tu éprouves quelque peine à te lever, fais aussitôt cette réflexion : Je m'éveille pour vivre et agir en homme, dois-je trouver pénible d'aller accomplir l'œuvre à laquelle je suis destiné ? N'ai-je été créé que pour rester chaudement entre deux draps ?

MARC-AURÈLE.

REBUS.

A



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.



ine de Navarre

Louise

Creole

N. II.

Ayuntamiento de Madrid

Alcaldes de Madrid, Alcaide de San Nicolas, Alcaide de San Juan

n naturel admi-
œuvre, l'Imma-
asée du Louvre.
peint, et il est
Séville, sa ville
uitée.

après une vic-
gagnée sur les
n 1328.

Franchit de la
tures.

GOETHE.

que peine à te
m'éveille pour
r pénible d'al-
suis destiné?
adement entre

-AURÉLE.



Paris, chez les Libraires, et chez les Vendeurs de la Rue de la Harpe.

Gilana

Boutonnière

Belle Gabrielle

Saint

Reine de Navarre

Charlotte

Victoire

Journal des Demoiselles

Boulevard des Capucins, 1.

Ayuntamiento de Madrid

Bruxelles Destréeq Passage St-Michel, Cabaret de la Rose, 7.

N° 11.

Amsterdam Destréeq Nieuwendijk door St-Nicolaas Straat.

